Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
31-Toulouse - Tél. 62.64.90
France, annuel 30,00 F
Etranger, annuel 37,00 F
Annuel par avion :
Nord-Amérique 60,00 F
Centre-Amérique 65,00 F
Sud-Amérique 70,00 F
Paiements: Léon Antonio
4, rue Belfort, Toulouse
C.C.P. N° 2-738-77, Tlse.

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 318 — 4 FEVRIER 1968 — Prix : 0,60 F

Editorial

Les intellectuels et les dictatures

DE tous temps, les dictateurs ont haï les intellectuels. Pour eux, depuis Athènes et Rome jusqu'à aujourd'hui, « l'intelligentsia » a toujours été l'ennemi, la force à combattre et, si possible à détruire.

Les choses n'ont pas changé. Et toutes les dictatures et tous les dictateurs se ressemblent curieusement. Napoléon haïssait les intellectuels de son temps — et les bas-bleus bien davantage. Hitler leur voua une rancœur inextinguible. Les crimes du nazisme débutèrent par l'assassinat de Walter Rathenau; ceux de l'Allemagne prénazie commencèrent avec la mise à mort de Karl Liebchtnecht et de Rose Luxembourg. Nos camarades Landauer et Erich Müssham tombèrent aussi sous les balles de la réaction allemande. Comme tant d'autres sont morts en France, en Italie, en Espagne, partout.

Chaque fois qu'un pays tombe sous la coupe d'un dictateur ou d'une dictature, les premières victimes sont les intellectuels de gauche... Il n'y a pas d'exception à la règle.

On voit aujourd'hui, par exemple, les intellectuels grecs persécutés comme communistes par la dictature de Patakos et Papadopoulos. Mikis Théodoraquis va être libéré, après les nombreuses démarches d'avocats et d'amis grecs et d'ailleurs. Christos Lambrakis, qui avait été libéré, a été à nouveau emprisonné. Tous ces hommes sont qualifiés de communistes par les colonels grecs.

Mais que voit-on en Union Soviétique ? Deux procès scandaleux contre de jeunes intellectuels, coupables d'avoir exprimé des idées contraires au régime dictatorial qui, depuis cinquante ans, opprime le peuple russe. Coupables d'avoir tenté de faire imprimer hors de Russie des textes où ils osent se déclarer adversaires de la dictature. Pour l'instant, six hommes en tout ont été condamnés. Et deux vieux bolcheviks, le général Grigorenko et les fils de Litvinof, qui ont osé manifester leur sympathie à leur égard; l'un a été arrêté, l'autre révoqué de ses fonctions... Comme en Grèce, où une mère qui osa cacher et tenter de sauver son fils, a été condamnée à deux ans de prison.

Pour les dictateurs de tout acabit, l'amour, la pitié, l'esprit chevaleresque, qui porte à défendre la victime et le persécuté, sont des mots vides de tout sens.

Et le pire des crimes, le plus grand des dangers, réside dans le fait que quelqu'un, par la parole ou par la plume, ose critiquer, discuter, combattre les tyrans et les tyrannies.

Aujourd'hui, dans la Presse espagnole, on mène grand tapage, parlant du procès contre les intellectuels russes, condamnés par la « justice » soviétique... Mais cette même presse se tait, ne parlant pas des jeunes écrivains, des professeurs, des étudiants condamnés par le franquisme, obligés à s'exiler, s'ils veulent échapper à la prison... Quelques années auparavant, la mort les attendait.

Et c'est que, par instinct, les dictateurs et leurs séides, tous les appareils autoritaires, savent que la pensée de l'homme est l'arme la plus redoutable de toutes les oppositions. On peut enchaîner les corps; on ne peut pas priver les hommes de penser. Même les lavages de cerveau mis à la mode par les pays de l'Est et pratiqués aujourd'hui de main de maître par les pays de l'Ouest, ne réussissent pas à détruire la force des idées. Martí, ce grand écrivain et ce grand combattant pour la liberté, la gloire la plus pure d'une Cuba qui n'avait pas encore connu Fidel Castro et sa dictature, exprima une pensée profonde : « Une idée a plus de force qu'une armée ». L'idée de la liberté, fit de Martí le moteur de l'indépendance de Cuba. Grâce à lui, elle réussit à se libérer... pour tomber plus tard, hélas, dans d'autres mains, sous la coupe d'autres dictatures, d'autres dictateurs.

L'intelligence ne peut que refuser cette idée de la dictature. Tout homme libre, c'est-à-dire, tout homme ayant une forte personnalité intellectuelle et morale, s'oppose à l'idée de dictature. Et forcément, les dictatures et les dictateurs, qui le savent, s'acharnent contre lui.

Il n'y a pas d'exception à cette règle. Les intellectuels sont persécutés, emprisonnés, victimes de tous les systèmes politiques qui excluent liberté et droits de l'homme. L'Union Soviétique comme l'Espagne, la Grèce comme Cuba, les Etats-Unis comme l'Egypte — nous parlons des gouvernements, non pas des peuples — sont devenus des enfers pour les intellectuels. La pensée libre, l'homme libre, aujourd'hui, comme au temps de Socrate, est condamné à boire la cigüe. Il est exclu de la cité, mis au ban de la société.

Mais, malgré tout, c'est par la pensée que les hommes conquièrent chaque jour un peu plus de liberté et de dignité.

SECRETARIAT A LA PROPAGANDE XIe REGION
GROUPE LIBERTAIRE DE L'EST PARISIEN F.A.F.

«Syndicalisme révolutionnaire»

Dans le cadre d'un cycle organisé par ces deux Groupements, aura lieu le 4 fgévrier 1968 à VILLEMOMBLE, Cinéma « Le Kid », rue du Parc, une conférence sous le sujet :

« SYNDYCALISME REVOLUTIONNAIRE »

dont le thème sera développé par le camarade Maurice JOYEUX.

Sont cordialement invités tous les camarades et sympathisants sans distinction de nationalité, de race ou de couleur.

En l'attente d'une importante assistance.

Nous annoncerons l'heure exacte en temps voulu.

POUR OU CONTRE LA BIOLOGIE COMME FONDEMENT D'UNE MORALE SCIENTIFIQUE UNIVERSELLE

— III —

Y a-t-il réellement contradiction entre l'esprit positif et le rationalisme en matière de comportement ? Durkheim objecte que les moralistes ne pourront déterminer effectivement des fins sans le secours de la sociologie. La philosophie, au contraire, elle, peut trouver des raisons psychologiques et morales. Ce « sociologisme », forme nouvelle de l'empirisme, est impuissant à expliquer la raison, la raison comme guide de la conscience. Il se présente comme un utilitarisme social qui réalise en même temps un rationalisme moral, une conception de la conduite où se joindraient, sans être sacrifiés l'une à l'autre, la réalité et la rationalité. **Ainsi, concevoir la morale d'une façon positive, c'est éviter les confusions entre les partisans de l'esprit méthaphysique et les partisans de la méthode scientifique.**

Nous retrouvons en Sociologie les deux tendances opposées que nous avons relevées dans la pensée philosophique en général. Tantôt le bien de la société est défini par rapport à la loi morale traditionnelle qu'implique la reconnaissance de la personne humaine et de sa fin dernière, « Dieu ». Tantôt, la société est érigée en absolu : elle est la fin dernière de l'homme : il a reçu d'elle les biens matériels collectifs, le patrimoine intellectuel et moral, les lois tutélaires. En revanche, il lui doit tous ses biens personnels, sa vie même.

Alors, comment identifier le vouloir réfléchi de l'individu à la tendance instinctive de la collectivité ? Car, si l'individualisme et le respect de la personnalité humaine constituent l'aspiration la plus haute des temps modernes, c'est seulement par rapport à une société idéale. **Il est donc clair que le premier pas vers le progrès moral de l'homme ne pourrait être obtenu que par une réorganisation morale de la structure sociale, afin de procurer à chacun des traditions, tendances et moyens de mener une vie réellement morale (c'est-à-dire socialement utile).** Est-ce possible ? Oui, répond Kant, parce que l'homme est un être raisonnable; cela est réalisable, répond Durkhein, parce que l'homme est un être social.

Par contre, si l'idée d'une mo-

(Suite en page 6.)

Echos... de Presse

CONFIRMATION

Après Khrouchtchev et ses pitreries, parmi les dirigeants actuels de l'U.R.S.S. c'est Alexis Kossyguine qui semble exercer le plus d'influence.

Voici un court extrait du reportage, qui nous fait savoir :

L'U.R.S.S. connaît, en effet, aujourd'hui, des bouleversements économiques d'une importance extrême, motivés par une stagnation inquiétante, depuis dix ans, de la production agricole et de l'expansion industrielle, une inefficacité croissante des investissements et un ralentissement sensible de la productivité. Et c'est Alexis Kossyguine qui mène cette véritable révolution, sans précédent depuis la fameuse N.E.P. (Nouvelle Politique Economique) de Lénine en 1921, quand ce dernier osa déclarer, devant le Xe congrès du Parti :

Celui qui réussira le mieux à ranimer les échanges dans l'industrie et l'agriculture, fut-ce avec l'aide du capitalisme privé, rendra plus de services à la construction socialiste russe que celui qui ne fera que penser à la pureté du communisme.

Il ne s'agit certes pas, à présent — comme me l'a précisé à titre personnel une haute personnalité soviétique — d'un retour au capitalisme, mais d'un développement nouveau du système socialiste. Il est basé tout simplement — et l'originalité vient de son adaptation — sur la renaissance de l'esprit d'entreprise, avec les notions de profit, de rentabilité, d'intéressement et de marché.

Nous connaissons la façon d'agir du politicien Lénine qui par l'établissement et renforcement de l'Etat avait empêché les producteurs d'organiser eux-mêmes la production et la répartition à l'encontre des profiteurs, quels qu'ils soient, mais à l'avantage de tous. Ainsi Mauriés veut nous persuader que Kossyguine, agissant comme Lénine, mène une véritable révolution.

Dans le fait de changer les castes de profiteurs, ce qui se passe constamment dans les régimes capitalistes, serait faire une révolution ? C'est tout simplement visible et en tant que libertaire je ne peux que constater que l'Etat russe repose sur les mêmes bases et agit en conséquence comme les autres Etats qu'ils soient de l'Amérique latine ou du Nord, de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; leurs actions consistent à pressurer et à opprimer le plus grand nombre de dirigés. Dans une société socialiste à tendance communiste, il semble qu'avec la liberté, l'égalité devrait prévaloir; ce qui n'est pas le cas en U.R.S.S. où la hiérarchie sévit autant et même davantage que dans les pays capitalistes; ce que René Mauriés avec sa bienveillance pour le régime russe, voulant minimiser la différence des salaires et traitements que certains connaissons bien plus grande, ne peut manquer de nous faire savoir :

Le Russe moyen, je le repète, a de l'argent. Ses salaires s'échelonnent entre soixante roubles (S.M.I.G.) et cinq cents (ministres, grands savants, etc.). Seuls, paraît-il, échappent à cette échelle les cosmonautes, qui ont ce qu'ils veulent et dont nul ne sait ce qu'ils gagnent. **Ils mènent vraiment sur terre une existence astronomique.**

Quant à la liberté de penser et de s'exprimer il faut avoir plume **non aciérée,** partout flexible et bouche cousue. Voici des courts extraits d'une conversation :

Nous en arrivâmes inévitablement aux cas douloureux de Daniel et Siniavski, respectivement condamnés à cinq et sept ans de prison :

Le véritable danger réside dans les condamnations de Daniel et Siniavski... Comme dans l'interdit jeté sur Boris Pasternak.

Je ne peux juger, **disait-il,** car je n'ai pas lu leurs écrits. Mais, selon ce qu'on leur reproche, je pense qu'ils agirent mal en faisant publier leurs textes à l'étranger. Ils se sont conduits en mauvais patriotes.

Antipatriote, voilà bien l'accusation suprême sur laquelle spéculent les « vieux crabes » responsables du monde soviétique des arts et des lettres.

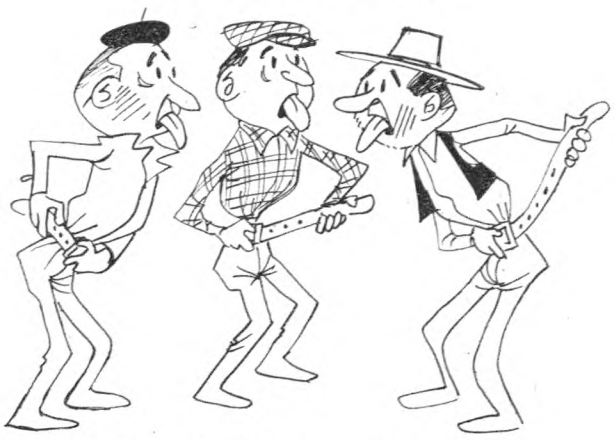
— Oui, **concéda Boris,** le bon populo ne sait pas. Mais chez nous, le mouvement apparaît irréversible. Bien sûr, on a encore condamné, cet été, cinq étudiants, et l'on va juger Alexandre Guinzbourg, auteur d'un livre blanc sur l'affaire Daniel-Siniavski, Youri, Glantchouk, responsable de la revue clandestine non conformiste « Phœnix », et Alexis Dobrovolski. On sait aussi que se prépare à Léningrad, le procès d'une trentaine de professeurs et d'étudiants d'enseignement supérieur.

— Outre Voznessenski, que pensent vos autres grands poètes, tels Eugène Evtouchenko et Bela Akhmadoulina ?

— Il leur fut interdit à eux aussi, en juillet dernier, de se rendre au Festival international de la poésie à Londres, **précisa Maxime.**

(Suite en page 8).

A LA MODE AUJOURD'HUI...



Austérité !... Austerity !... Austeridad !...

COMMENTAIRES

DIA TRAS DIA

HOY, GUATEMALA

GUATEMALA, después de Bolivia y del Brasil,, condensa la atención del mundo hacia lo que se ha dado en llamar «revolución latino-americana». Las fuerzas de derecha, instruídas y dirigidas por expertos yanquis, han iniciado una verdadera cacería de los hombres de izquierda, todos, ¡cómo no! calificados de comunistas. Ni las mujeres escapan a esta persecución: una joven, que fué Miss Guatemala hace cuatro o cinco años, ha aparecido muerta, asesinada. Según parece, profesaba ideas consideradas de izquierda y había desplegado actividades más o menos relacionadas con las guerrillas de las F.A.R.

Por su parte las fuerzas de izquierda han replicado y replican como pueden a esta cacería organizada y protegida por la misma Policía... Conocemos el procedimiento, por cuanto de ello fuímos víctimas, los confederales y libertarios, en los años negros que se escalonan desde 1919 à 1930 — caída de la dictadura de Primo de Rivera.

Los pistoleros de los llamados «Sindicatos Libres» — aún las palabras «Sindicatos Libres», aplicadas a los sindicatos no verticalistas en España despiertan en nosotros ecos dolorosos — sucediendo a las bandas de Bravo Portillo y de un aventurero alemán llamado el barón de Koenig — asesinaban a nuestros compañeros, esperándoles a la salida del trabajo, a la salida de sus casas o a la salida de la Jefatura Superior de Policía, a donde eran llevados ya con el propósito deliberado de hacerles partir en el momento en que los asesinos estarían al acecho, esperándoles para liquidarles.

Entonces, en España, como hoy en Guatemala, nos organizamos para defendernos. Y en esa defensa no hubo más remedio que recurrir a la violencia y a los atentados personales. Así cayeron un Miró y Trepat, un Regueral, un Soldevila, un Maestre Laborde, un Dato, sin contar los mercenarios que podían ser ejecutados en la lucha de guerrilla urbana — ya existía entonces — y de encrucijada.

Hoy en Guatemala han caído dos oficiales americanos, considerados instructores de las fuerzas anti-guerrillas guatemaltecas. Como han caído periodistas, políticos, abogados y simples particulares, considerados «de izquierda» e inmediatamente catalogados como «comunistas».

Cuando el Estado organiza la violencia y recurre a procedimientos extra-legales para reprimir los movimientos populares; cuando en un país se entronizan sistemas reñidos con los principios elementales del derecho y la democracia, ningún movimiento, ninguna fuerza queda exenta del recurso a la violencia.

Hoy es Guatemala; ayer fueron otros países de América del Sur, del Centro. Mañana serán otros. Porque no hay otra solución para esos pueblos y los hombres que toman conciencia de la condición social y humana de las grandes masas que allí viven y que allí mueren, que recurrir a todas las formas de lucha contra el capitalismo nacional y extranjero y contra el Estado, que, en todas partes, pero allí más que en otros puntos del globo, es el gendarme, el verdugo al servicio de ese capitalismo.

El pretexto para combatir esa toma de conciencia de las masas y de los individuos, es siempre el mismo: oponerse al castrismo, evitar que el comunismo se instale en América latina. Los Estados Unidos consideran la América del Centro y del Sur como reserva de caza que les corresponde; se estiman con derechos indiscutibles sobre esos pueblos. Las grandes compañías americanas, desde hace cerca de un siglo, monopolizan la explotación del suelo y del subsuelo de esos países. Y, para que sus negocios sean más redondos, necesitan que los obreros sigan trabajando con salarios de hambre, sin ningún derecho, empleándolos y despidiéndolos según el más omnímodo de los caprichos. El mundo se ha estremecido, leyendo la obra de Miguel Angel Asturias, Premio Nóbel de literatura. Tanto en «El Papa verde», como en «El señor Presidente», la fisonomía de la condición social y humana de las masas en América latina aparece reflejada. Y el cine nos ha familiarizado también con lo que es la vida de los peones en Méjico, en el Brasil, en Venezuela... Todo esto es ya anterior al castrismo. Pero todo eso no es anterior a la revuelta campesina y obrera en Sud-América, que comenzó con Zapata, Pancho Villa, Guerrero y Flores Magón, todos asesinados por los reitres al servicio de Estados Unidos. Entonces aún no existía el comunismo en Rusia, ni el castrismo en Cuba. Hablamos de principios de siglo.

Hoy, Guatemala muestra al mundo las dimensiones de una lucha que cada día se hace más terrible, más trágica, adquiere mayores proporciones y mayor envergadura. Pese al socorrido slogan de la lucha anti-comunista y anti-castrista; pese al silencio y la complicidad del mundo civilizado que hoy, con respecto a Guatemala, como ayer con respecto a Bolivia y como anteayer con respecto a España, se desinteresa del drama inhumano en el que tantos hombres mueren, la ascensión hacia la toma de consciencia de los hombres y las masas obreras de América, es un hecho irreversible.

Federica MONTSENY

Estrategia revolucionaria

Capitalismo, revolución y concentración de la población

— IV —

En una civilización eminentemente urbana, la guerra de montaña, como la única forma de guerra insurreccional, carece de estrategia racional y conduce a derrota tras derrota, ya que si las ciudades son neutrales, mientras luchan los guerrilleros en los campos y montañas, puede suceder, en el mejor de los casos, que el ejército enemigo sea lo suficientemente resistente o fuerte como para prolongar la guerra hasta que el cansancio, el general tiempo, opere a favor de él, mientras las ciudades no entren en la guerra subversiva.

Pero la guerrilla urbana, que tiene más rendimiento de población favorable que la guerra de montaña, no lo quieren los líderes izquierdistas verbales, ya que los coloca en situación incómoda, en clandestinos permanentes, fuera de la legalidad burguesa. Cuando un partido, sindicato o grupo político es legal, sus líderes conocidos públicamente, no pueden hacer la guerra revolucionaria urbana, porque las represalias estarían, inmediatamente, objetivizadas en ellos.

ANARQUISMO Y GUERRILLA URBANA

Los anarquistas españoles, que eran clandestinos permanentemente en la F.A.I. (Federación Anarquista Ibérica), golpeaban y desaparecían. Así ganaban las huelgas por revivindicaciones parciales, donde los socialistas demócratas fracasaban con sus sindicatos, siempre inclinados al arbitraje de los tribunales del Estado burgués. En la guerrilla urbana, los anarquistas fueron los grandes maestros, los continuadores del blanquismo.

CUBA: MONTAÑA Y GUERRA URBANA

En la Revolución cubana de Fidel Castro no se ha dicho toda la verdad sobre el papel estratégico jugado por las ciudades, en la guerra revolucionaria. Y la verdad es que el dictador Batista había perdido el control de las calles de las ciudades populosas: la guerrilla urbana, apoyando a la guerrilla de montaña, tomó al ejército batistiano entre dos fuegos, aplicando la estrategia de combinación de guerra en superficie y batalla de línea: la primera, dada por los grupos de ciudad; la segunda, por la guerrilla grande de Fidel Castro, los efectivos de columna (100 hombres) o, cuando más, de un batallón, reuniendo muchas fuerzas guerrilleras en una batalla. Al disminuir el papel de la guerrilla urbana, en la Revolución cubana, se orienta mal al revolucionario latinoamericano, pues éste suele ir de la ciudad al campo, para tomar las armas, cuando debería comenzar por acciones de masas, con apoyo armado, en las ciudades sobre todo, en períodos de huelgas, de agitaciones estudiantiles, de manifestaciones por el alza del costo de la vida, de protestas anti-imperialistas, de operaciones guerrilleras contra las dictaduras, de castigo de represores y delatores del pueblo, de ir tomando el control de la calle a las policías de las tiranías, etc. En la Antigüedad, la civilización vino del campo a la ciudad. A la caída del régimen esclavista, el feudo llevó las masas humanas de la ciudad al campo. A partir del siglo X, fué desapareciendo el poder omnímodo de los señores feudales, creándose las villas y ciudades independientes, en el siglo XIV, hicieron causa común, en muchos países, con las rebeliones campesinas. La Reforma y las revoluciones burguesas fueron movimientos insurreccionales urbanos y campesinos, triunfando sobre los señores y el clero, bajo el signo de la alianza campesina, burguesa y obrera, cuyos triunfos máximos se alcanzaron con con las revoluciones inglesa y francesa de 1648 y 1789-93.

ESTRATEGIA Y LEY DE LA POBLACION

Si la concentración y la acumulación del capital determina, según la tesis de Marx, la ley de la población de todo régimen de producción, estando actualmente la Humanidad en la etapa del capitalismo, ya en transición a otra, es evidente que la Revolución que lo derroque tendrá que ser profundamente urbana, puesto que el contenido del capitalismo es la ciudad, la «poli» industrial, la concentración de la población en los lugares de centralización del capital.

Sería absurdo que, en países con más del 60 % de población urbana, se comenzara la insurrección por una zona rural con poca densidad de habitantes por kilómetro cuadrado, lo cual no le permitiría un crecimiento acelerado a la guerrilla para convertirse en ejército de liberación.

Si la Revolución, que cambia un sistema social y económico de raíz, es un fenómeno histórico del capitalismo, y si las poblaciones están concentradas en ciudades sería una locura irse al campo solamente, para derrocar al capitalismo, ya que el 60 al 80 % de la población vería la guerrilla de montaña un poco como las películas del « Far-West ».

EL «CHE» Y LA EXPERIENCIA DE BOLIVIA

La teoría del «foco revolucionario guerrillero» como creador del **partido revolucionario**, y no a la inversa, es correcta, pero si el país, donde comienza la insurrección, es dominantemente de población urbana, el «foco» no prospera actuando sólo en la montaña, porque no consigue **producir favorablemente**, quedando aislado logísticamente y sin aporte de material humano, para aumentar la guerrilla o reponer sus bajas, como le sucedió al «Che» Guevara, en Nancahuazú (Bolivia, en 1967).**El «foco guerrillero» ha de operar en zonas que las masas populares deban ser puestas en movimiento por sus reivindicaciones inmediatas, desconocidas por gobiernos dictatoriales. La guerrilla que se separa de las masas proletarias está aislada y gasta su capital inicial muy pronto. Esta ley estratégica rige para todos los malos ensayos de guerra revolucionaria realizados en América Latina. Si los fracasos se han repetido es que hay una ley estratégica ignorada que los determina. Y es hora ya de conocerla, para evitar más fracasos insurreccionales en América Latina.**

Antes de iniciar una guerra guerrillera es necesario crear, en ciudad o campo, una importante **organización territorial.** Una fuerza en armas, a fin de que la guerrilla pueda diluirse o pasar de su frente a la retaguardia enemiga cuantas veces quiera o le convenga política y estratégicamente. Se va, pues, de la organización territorial a la guerrilla y no viceversa. El ideal es disponer de tres guerrilleros a retaguardia por un guerrillero en base de guerrilla de montaña.

La lucha más importante se celebra entre la población por su control, su dominio. Y para ello, hay que crear juntas de liberación nacional que dupliquen los poderes públicos, a fin de que el gobierno y sus funcionarios, por medio de las organizaciones paralelas, se queden en el vacío, aislados de la población. **La vieja estrategia tenía como finalidad defender el terreno, palmo a palmo, pero la nueva estrategia revolucionaria tiene como objetivo básico el control de la población que hay en el terreno. Ganando la población, se puede prolongar la guerra al infinito y, en tal caso, gana la estrategia de duración (el general tiempo)), contra la estrategia de dominio del espacio, de la cantidad de fuerzas y de material de guerra, propia de los ejércitos regulares. Lo que decide la victoria no es la técnica; es el hombre lo decisivo.**

Tanto en ciudad como en campo, la guerrilla, el «foco insurreccional», deben contar por cada combatiente activo, unos tres à cinco hombres de cobertura política, de organización territorial, instruídos y organizados, con sus respectivos comandos, enlazados, sin contactos horizontales, según se hace en las guerras revolucionarias. Pero al escalón de provincia o de departamento o distrito, las fuerzas políticas y militares tienen contacto, para planificar la guerra como un medio para realizar la revolución, sobre todo, cuando una dictadura se opone a que el pueblo la haga, o bien un ejército de invasión.

OCASION, TIRANIA Y REVOLUCION

En muchos países hay todas las condiciones insurreccionales: crisis económicas, suspensión de los derechos huelguísticos, congelación de' salarios con precios libres, represalias a huelguistas, supresión del derecho de huelga, represiones injustificadas, dictaduras insoportables, pero los grupos revolucionarios no son capaces de subscribir un **programa mínimo de unidad de pensamiento y de acción, un programa de liberación nacional.** Con todos esos grupos, formando varios ramales separados de la guerrilla, sin contactos horizontales, se podrían iniciar toda clase de operaciones guerrilleras, tanto en ciudad como en el campo, para poner en marcha a las masas populares.

Todas estas condiciones están más dadas en España que en Bolivia, mientras el franquismo esté en contra del 90 % de la población de algunas regiones, con montañas y grandes ciudades, como Vasconia y Cataluña, etc.

Lo esencial en la guerra revolucionaria, cuando se trata de derrocar el poder omnímodo de una tiranía, es operar, en ciudad

(Suite en page 3.)

DIDASCALIA

(Suite de la page 4)

La influencia del periodismo sobre las masas ha sido enorme, hasta el punto de haberse llamado a las redacciones de periódico el cuarto Poder. Es decir, el que se enfrentaba a los clásicos Legislativo, Judicial y Ejecutivo.

No es la prensa hoy en España ese cuarto Poder que con su crítica razonada y constructiva tenía personalidad y fuerza para obligar a dimitir a un mal gobernante. Ha claudicado de su noble misión de educar a las masas en el movimiento político, social, económico y cultural. Ahora es un instrumento más de la tiranía para engañar y embrutecer al pueblo, manteniéndolo en la ignorancia más supina de todas las realidades de dentro y fuera de España. Suprimiendo más de CUATROCIENTOS periódicos importantes de los que existían en España, asesinando a los mejores periodistas que no pudieron huir al exilio, el dictador, ha reducido la prensa española a su mínima expresión: Colección de indecentes panfletos cuya misión no es otra que la de cantar las falsas proezas de una colección de incapacitados esquilmadores de la nación.

El periodista no es ya, como antaño, el hombre ecuánime, libre y culto, pues ha hecho dejación de su ideal y de sus sentimientos para convertirse en un turiferario que, de rodillas, inciensa al tirano; traicionando al pueblo. Un verdadero Sancho Panza que piensa sólo en la cebadera.

Se ha degenerado al periodismo y al periodista; se ha degenerado a la Universidad y a la Historia. ¿Qué queda en España que no haya sido degenerado por esa clique de inmorales, faltos de escrúpulos que ha treinta años la secuestran?

Se han producido ya algunos gestos de honrados profesores de universidad que se han rebelado contra el ambiente asfixiante de la cultura secuestrada; de estudiantes que piden sindicato libre, de obreros que reclaman un salario humano; pero no ha habido aun un gesto de un periodista, como el de la propietaria de los dos mayores rotativos griegos, señora Vlachos.

Y, si es que hay alguno libre del pecado de que le acusamos, «que arroje la piedra», y entonces le conoceremos.

Jose A. MOYA

LEED Y PROPAGAD NUESTRA PRENSA

REPORTAGES

Bajo la Cruz del Sur :

¡ HORROR !

Los políticos y los estadistas parlan de « arreglarse la corbata » de mil maneras distintas: ¡ allá ellos y sus ambiciones hueras !

El asunto es muy otro.

La gente quiere « progresar »; quiere vivir; quiere felicidad.

No quiere morirse de hambre, ni de frío, ni tampoco de ASCO.

Menos quieren los marinos vocacionales — ¡ muchachos de moledera ! — que les entreguen un barco que ni el mismo ARGONAUTA aceptaría ni para ir al retrete, como lo fue el SANTA FE, desechado por todas las marinerías que en el mundo han sido y SON, y convertido en ataúd de mar hace muy poco tiempo en el Señor « Pacífico » — que de pacífico, como todo el mundo sabe, ¡ no tiene absolutamente NADA !

Era un barco debidamente autorizado por las « autoridades responsables » de la marinería chilena. Con eso basta y sobra, para que los tristes muchachos vocacionales de la navegación a toda costa se hayan ido, sin decir adios a nadie; porque de su lamentable tragedia, nadie sabe nada. ¡ El Mar se los tragó, con todo y SANTA FE ! Que en buena hora la tengan los políticos y estadistas rumiantes de acciones y pensamientos de altura.

Igualmente — o parecidamente — pasó con el ómnibus ese que el otro día, siendo no más que un « ataúd rodante » — como lo han manifestado a coro los ASES de la prensa — tomó fuego por sus cuatro costados y poco menos que no dejó « alma viva » de los que iban adentro muy solazados y contentos de su suerte. Algunos alcanzaron a decir :

— ¡ Ay ! — en el respectivo HOSPITAL DE PRIMERAS URGENCIAS, quemados hasta los huesos.

Otros no dijeron NADA. NADA... ¿ Ha visto usted ?...

Los políticos y los estadistas de altura, continúan en sus trece redentoristas... ¿ de quién ? Pues de sus propios bolsillos, hombre...

Y las víctimas del desorden mayúsculo que en una sociedad de amos y esclavos tan bien ordenada padecemos, al hoyo... ¡al hoyo! Y aquí me las den todas.

¡ Señor de la Academia de la lengua !... Dame noticias de alguna otra forma de hacer entrever tan nefasta realidad. Y si no... ¡ pues que nos parta un rayo, con todo y Academias de ésto y de aquello, que para el caso será y sigue siendo lo mismo ! ¿ O no ? Pues como usted quiera, ¡ Totó !

No hablemos de los « derechos del hombre », porque de ESO ya habló bastante comedidamente — y valerosamente — FEDERICA, el otro día. Hablemos solamente del derecho que tiene la gente a que su vida no se tome como si se tratase de un trago de borgoña o cosa parecida. La gente aspira a vivir y a que su « vivir » no sea tomado como miasmas del pantano de una vida en sociedad que más tiene de SUCIEDAD que lo otro. ¡ Vaya ! ¡ Que no hay derecho a parlar por los codos en las cámaras, en los micrófonos « presidenciales » y etcétera, para acto seguido «mandar a la gente» al naufragio, o mandar a la gente a la hoguera del desorden más siniestramente organizado que ojos humanos vieran.

¡ Este siglo XX de verdad que se las trae ! ¡ Hay cada tipo visto ! Y... ¡ mira que las selvas habrán visto fenómenos de fieras, ¿ NO ?

Vamos andando...

Como el cangrejo.

¿ Sabe usted la manera que tiene el cangrejo de avanzar sobre el planeta ?

¿ No ? Pues ahí tiene a la gente que se va a la LUNA. Lueguito se irá a la Luna.

Y no es para menos.

Veces hay que si a uno le dijesen :

— ¿ Le parece a usted que el infierno es un HORRO ?...

Respondería :

— Y de qué infierno me hablan. ¿ Del Dantesco ? Eso no es más que vino arreglado con duraznos. ¡ Hábleme del infierno de las víctimas ignoradas del SANTA FE — por ejemplo — o si mas quiere de las víctimas quemadas en esa tarde fiesta en la bomba bencinera que se encontraban metidas en ese « ataúd rodante » de que la « prensa grande » tiene la tupé de hablar. ¡ Eso sí que es infierno ! ¿ El infierno del Dante ? Es pura imaginación, querido y muy señor mío. Pero... ¡ ESTO ! Esto es la palpable REALIDAD de los « planes » de orden y tranquilidad político-sociales en un medio que más le valiera « hacer mutis por el foro » que otra cosa. ¿ Para qué vivir así, entre tantos bandoleros vestidos de monjas vírgenes ? ¡ Ja, ja ! ¿ Por qué no ha de reirse también usted conmigo ? ¿ O es que quiere llorar ?

« Los hombres han venido a este mundo a ser felices » — dijo el Señor Epicteto, hace algo así como DOS MIL ANOS ATRAS. « Y si no lo son — agregó para mayor simpleza — es por su propia culpa ».

Es la verdad.

Si nadie se rebela contra las porquerias políticas de los Estadistas — y más aún de cuantos aspiran, muchas veces sin mérito alguno — a SER ESTADISTAS, resulta culpable en grado sumo de su propia angustia, de su personal infelicidad atroz. ¡ Hágalo saber, amigo !... Y tome usted buena nota de ello.

Todo depende de nosotros : de TODOS Y CADA UNO.

Los que esperan la bandeja, ya sea socialcristiana, « comunista », socialista u otra cosa cualquiera, desde las altas esferas, ¡ están completamente perdidos en este Valle de Lágrimas que unos anunciaron y OTROS hicieron histórica REALIDAD ! Pero realidad que será realidad hasta el día en que un voluntarismo rebelde, justiciero y valeroso, le rompa como a un huevo podrido.

Entonces será cierta la felicidad anhelada por todos y cada uno. Porque el anhelo se habrá convertido en acción conquistadora, puesto que todo el mundo sabe — o deberia SABER — que ¡ NADA SE DA GRATIS ! ¿ Verdad ? ¡ Oh ! Verdad inconmensurable; Verdad justiciada; Verdad a la vista de todo aquel que sea capaz de ver y que quiera ver, oir, sentir y practicar.

Porque las cosas no caen del cielo como brevas maduras ¡ no ! Las cosas que se quieren, exigen su conquista y su correspondiente esfuerzo de creación, recreación o como quiera que se estime. Pero esfuerzo supremo de manumisión al fin. ¿ Lo ignoraba ? ¿ Y para qué está usted en este mundo de asco, ignorando tales elementales premisas de vida sana y feliz ?

No me vaya a contestar :

— « Menos pregunta el diablo ».

Porque, ni para usted, ni para mí tampoco, esa pregunta sin respuesta vale un tris. No cabe duda de que hay que hacer por cuenta y riesgo particular de todos y cada uno. Y de que quien no está dispuesto a hacer — si no que a que le HAGAN — aunque sea la puñeta — pues que PAGUE por lo que es incapaz de hacer por sí mismo. ¿ Es justo ESO ?

No hay que olvidar el sentido justiciero de la vida y de las cosas. Por mucho que algunos digan o hayan dicho en contra de la JUSTICIA, hay que reconocer que no sabemos cómo ni de qué manera se podría ir adelante en esta vida sin tener en cuenta los fueros de esa « diosa » — o como quiera que se quiera denominar — llamada JUSTICIA. Quien no se atiene a SU PROPIA JUSTICIA — y lucha por defenderla — sencillamente está jodido, aquí, allí, o acullá. En todas partes lo mismo.

Y HACER JUSTICIA es que no le den a UNO gato por liebre. ¡ SEA QUIEN SEA, el lindo.

JAVIER DE TORO.

En recompensa y como estímulo al amigo y compañero Llop, fraternalmente

Interpretando el sentir de todos cuantos convivimos en la Casa de Reposo « Beauséjour », en Hyères — en particular los catalanes « i els altres catalans » también — se te agradece el envio de los dos ejemplares de tu álbum poético : « Poemes de Llum i Tenebra », magníficamente, sin tacha, impreso en « L'Imprimerie des Gondoles », rue Chevreuil, Choisy-le-Roi (Val-de-Marne — France).

Tu desinteresada esplendidez nos ha servido — además de poder apreciar tus excelentes dotes como un consumado poeta para pasar unas horas de deleite viviendo en otro mundo; en el mundo que tú describes y que todos anhelamos. En un mundo humano y justo que tú, con tus poemas forjas en tu mente y que tienen la fuerza atractiva de hacer recorrer a galope tendido las altas esferas del pensamiento.

Tu Musa rompe lanzas contra todo lo mal estatuido y ya caduco buscando la bondad, el amor y la hermandad entre los hombres.

Tus poesias, sin atrevernos a citar una, por no distinguirla de las demás, desde la primera hasta la última, son un constante desafio a la Muerte, un canto perenne a la Vida y un viva ininterrumpido y vibrante a la Libertad. Son Sol naciente. Manantial fresco y cristalino para apagar la sed al más sediento.

Sus estrofas, alumbrando las tinieblas, estudiadas con detenimiento, volviendo la espalda a todo lo adverso que nos rodea y oprime, son un bálsamo que cura las heridas sangrantes de nuestro corazón. La filosofia que encierran contiene sentimientos tan profundos que, para comprenderlas bien y poder extraer de ellas su elixir espiritual, se hace preciso leerlas más de una vez.

Nuestra felicitación por tu obra maestra.

No dudamos que tu libro poético tendrá la aceptación y el éxito que merece porque él encierra elevación de ideas, inspiración y armonía, elementos tales que los críticos y entendidos — no los poetastros — en el arte de hacer versos, tendrán una vez más ocasión de hacer elogios a la poesia catalana y al autor de « POEMES DE LLUM I TENEBRA ».

Antonio VIDAL.

Desde Madrid

Croniquilla Económica

La devaluacin de la peseta nos va conduciendo a un estado económico peorativo. El peso de la devaluación y el régimen de austeridad forzosa recae sobre las espaldas de Juan Lanas, siempre el verdadero pagano. Los vámpiros del comercio, sin ningún menoscabo, siguen la marcha de siempre : comprar barato y vender lo más caro posible, sin contentarse sólo con eso, sino que encima adulteran, para aumentar sus pingües ganancias, comestibles y bebestibles, como lo prueba claramente el proceso de los caballeros del metílico. Gentuza faltas de corazón y moral, capaces de vender a sus padres por treinta malditos dineros; verdaderas aves de rapiña y farsantes redomadas, émulas de Jano. Con una desfachatez rayana en la desvergüenza, y con esa farsa hipócrita que les es inherente, se arrodillaron ante el Caudillo, haciendo genuflexiones en señal de obedencia absoluta. Pasaron por la televisión española enseñando el hocico y haciendo votos de que no subiría de precio ningún artículo, todos los presidentes de los sindicatos de comerciantes, igual que los dueños o representantes de las grandes casas comerciales. Pero haciendo caso omiso de tanta reverencia y afirmación, el embrollo continúa y todo va subiendo sin parar. Tenemos superproducción de patata y sube une peseta en kilo. En la carne congelada pasa mucho peor, la especulación es descarada y deshonesta; doblan el dinero vendiéndola como carne nacional, ya que según los técnicos en la materia el público consumidor no puede apreciar si es nacional o extranjera. Las infracciones siguen a chorro contínuo. Esto parece una merienda de negros. Tenemos ciento siete infracciones a la vista por subida indebida de precios. Vamos vertiginosamente hacia la catástrofe económica.

Como no se busca el mal donde está, es poco menos que imposible poner remedio y sacar a la economía española de la charca que va ahogándola lentamente, poquito a poco.

El catedrático don Valentin Andrés Alvarez dice en el « Ya » « que la complicada cadena de intermediarios es antieconómica ». Estamos de completo acuerdo con don Valentin. Pero eso venimos diciéndolo los anarquistas desde siempre. Y no sólo contra esa clase de intermediarios, sino contra todos los intermediarios que son muchos y hay de muchas especies... carcoma que corrae y daña al organismo social en gran escala.

La devaluación de la peseta no es un acicate económico, sino un corrosivo. Corrosivo que agrava la ya precaria situación del trabajador que ve con horror y espanto cómo se acerca hacia él y los suyos el arrollador fantasma del hambre.

Es España está todo por hacer. Tanto plan de desarrollo son canciones sin música. Lo único que se desarrolla aquí aprisa es el bolsillo de los TRASTOS mandones. De lo demás, ni hablar.

La agricultura en completa ruina y la industria igual, con la agravante de que las pocas y malas industrias que tenemos están en manos extranjeras.

Con la devaluación y el famoso régimen de austeridad, le ha tocado el premio gordo... de Navidad, a la industria de lujo, gravándole el impuesto, ya de si subido, con un 50 por 100. Algunos industriales han cerrado sus talleres; otros, quizá más astutos, han recurrido al expediente de crisis, subterfugio de mala fe para lavarse las manos como Poncio Pilatos, dejando a sus operarios dando volteretas en el aire como pavesas de papel y sin saber donde agarrarse. Lo que aumenta el paro forzoso y el hambre. Al patrono no le importa ni poco ni mucho la situación de sus operarios, y con mucha sangre fria les dice : « Estamos en crisis. Yo no sé por donde tirar; no hay salida para las existencias almacenadas. No puedo pagaros las jornadas, por lo tanto el que quiera seguir en la casa que siga, el que no, hágase su voluntad; unos y otros ya saben ustedes a que atenerse ».

Y mientras el obrero se ve arrojado a la calle, con la despensa vacia, los jerifaltes del tan trece millones de cotizantes, famoso sindicalismo vertical, con duermen tranquilamente con la tripa llena y el riñón bien cubierto de grasa de cerdo. Esta es la única defensa y apoyo que tiene el obrero español en este régimen dictatorial, es el de verse atropellado continuamente por el despotismo patronal, sin ningún recurso de defensa. No tiene más que deberes sin ningún derecho, tal y como lo ordena el sistema del sindicalismo vertical. Por eso se rige de arriba abajo, no tiene cimientos ni base sólida que le aguante firme. Es un sindicalismo de fuerza, dictatorial.

La cuota obligatoria que paga el obrero diariamente es de 0,25, que equivale a 7,50 pesetas mensuales que, multiplicadas por trece millones de cotizantes alcanza mensualmente a la friolera de :

7,50 × 13.000.000 = 97.500.000 de pesetas, sin contar con la cotización de los obreros emancipados y la cuota patronal.

A la vista está el esqueleto y el mecanismo del sindicalismo vertical con su sistema colaboracionista, ya muy viejo y fracasado en todo el mundo, y con su ramo de olivo entre pastor y rebaño. Sabemos que éste sindicalismo es fascista en su esencia, mientras que el anarco-sindicalismo se basa esencialmente en la justicia social. Pues bien; con tanta diferencia que hay entre los dos sindicalismos, que les separa un profundo abismo, aún quedan palurdos por el mundo que afirman, por el espejismo que produce un cochino hueso pelado, que tienen un gran parecido. Poco más o menos como si fueran mellizos. ¡ Zape !

PERO-GRILLO.

Estrategia revolucionaria

(Suite de la page 2.)

y campo, sorpresiva y rápidamente, para quebrar el poder represivo de la dictadura, rompiendo el aparato policial urbano y rural, hasta que las masas populares ganen la calle y tengan conciencia de su fuerza. Si una **minoría armada** actúa en función de los deseos, las aspiraciones y la voluntad de las **mayorías reprimidas y explotadas** por una tiranía, triunfarán. Pero si una guerrilla no tiene una política para unir a todo el pueblo contra sus tiranos, la guerrilla nunca se convertirá en fuerza de liberación, en catalizador de masas.

Abraham GUILLEN

(Continuará.)

COLLABORATION

Actualidad

La huelgas estudiantiles se extienden

LAS huelgas estudiantiles, iniciadas en Madrid, se han extendido a Zaragoza, Bilbao, Barcelona, Valencia, Santiago de Compostela, Salamanca y otras ciudades universitarias españolas. Manifestaciones, choques con la fuerza pública, detenciones, cierre de Facultades. Cada día las cosas van poniéndose más al rojo vivo en esta España en convulsión.

Incluso se ha producido ya el choque entre jurisdicciones. Diez y seis estudiantes, entre ellos una muchacha, hija del decano de la Universidad de Valladolid, habían sido liberados por el juez que instruye sumario. La Policía se ha negado a ponerles en libertad, reteniéndoles abusivamente en los calabozos de la Dirección General de Seguridad.

El juez ha protestado. Las familias de los estudiantes también. Hoy la gente se atreve a preguntarse en alta voz en España: ¿Quién manda aquí? La magistratura o la Policía?

Manda el franquismo, con su aparato policíaco que tiene órdenes estrictas y que las aplica, segura de una impunidad que le ha sido hasta ahora garantizada. Pero es que hasta ahora no había habido jueces que se atreviesen a actuar por encima de la policía... ni presos que fuesen hijos o hijas de decanos de Universidad.

Son todos estos imponderables los que desbordan al sistema, los que lo abocan a situaciones extremas. Sólo cuatro años atrás, la salida hubiera sido revocaciones y exclusiones. Hoy el régimen vacila; hay ya demasiada gente detrás de los decanos de Universidad con hijas que protestan y de los jueces que ponen en libertad a los protestatarios.

Seis vascos de la Alianza Sindical ante el Tribunal de Orden Pùblico

Hemos destacado, en el título de esta crónica, el hecho de que seis vascos «de la Alianza Sindical», comparezcan ante el Tribunal de Orden Público. Porque nadie ha hecho constatar, ni en la Prensa española, ni en la internacional, teledirigida por las Agencias, la tal pertenencia. Es un hecho consabido y consagrado que sólo hay que hablar de las Comisiones Obreras. Cuando los que comparecen ante los Tribunales pertenecen a ellas, se proclama a bombo y platillos. De ello se cuidan Cifra e incluso las agencias más o menos inspiradas por el Vaticano. Es preciso que se aireen las tales Comisiones, porque a través de ellas se valora la acción obrera cristiana, por un lado, y por el otro se dice y se repite que los comunistas están en el cogollo de la agitación proletaria en España. Por lo que la presencia de Franco sigue siendo útil e indispensable.

Los seis obreros en cuestión comparecieron ante el Tribunal de Orden Público, acusados de haber tomado parte en las manifestaciones del 1.º de Mayo organizadas en Euzkadi por la Alianza Sindical y que tanta importancia tuvieron en varias ciudades, singularmente en San Sebastián y en Bilbao. Pero no se proclama que pertenezcan a la Alianza Sindical, ni de Euzkadi ni de otro sitio. ¿Para qué? No es la existencia de esta Alianza, en la que actúan unidas la C.N.T., la U.G.T. y Solidaridad de Trabajadores Vascos, lo que interesa. Valorizar las organizaciones anarco-sindicalistas, socialistas y nacionalistas vascas no es lo que conviene, ni al franquismo ni al Vaticano, ni a las Agencias y los agentes que están empeñados en que cundan otras bolas y otros bulos.

Por eso lo destacamos nosotros. Las manifestaciones del País Vasco, el 1.º de mayo de 1967, alcanzaron un volumen como no lo han alcanzado otras manifestaciones en toda España. Lo mismo se produjo en Asturias. Sin embargo, de ello se ha hablado lo menos posible. Prueba más, si no hubiera bastantes, del carácter extraño de la operación « Comisiones Obreras», que tiene la virtud de ocupar incluso las primeras páginas de «Arriba».

No sabemos, a estas horas, a qué penas se habrá condenado a los obreros vascos inculpados. Sin duda, a los dos o tres años consabidos y a las también consabidas multas, que contribuyen a llenar las arcas del tesoro español. Es un sistema como cualquier otro de ganar dinero.

La Prensa española se esfuerza en quitarle importancia, lo mismo a la agitación universitaria que a las manifestaciones obreras. Tanto en uno como en otro caso, el socorrido slogan de los «agitadores comunistas» está a la orden del día. Para nada se habla de la F.U.D.E. — Federación Universitaria Democrática Española — que nada tiene que ver con los comunistas y que tanta influencia ejerce en los movimientos estudiantiles actuales. No se habla de aquello y de aquellos que, de una manera decidida y eficaz, trabajan en el seno de la clase obrera y en todas partes.

Mas la historia la gestan los hombres con sus actos, no con sus palabras.

En el vórtice en que se encuentra hoy la historia de nuestro pueblo, los hechos decisivos pertenecen a los que ni gritan, ni hablan, pero actúan.

Apesar de todo, hay la esperanza

Hemos pensado que bien podíamos estudiar la situación de la clase trabajadora en este principio de año.

El preocuparnos de la clase trabajadora es debido a que creemos que ella es el factor determinante de un posible cambio de estructura en la sociedad establecida por el hombre. Posible y necesaria, sino...

El tiempo va transcurriendo, y, en los albores de un nuevo año, podemos constatar que proseguimos aherrojados a prejuicios y principios que castran la voluntad de redención y de rebeldía. Las injusticias son perennes; la explotación del hombre por el hombre es cada día más acentuada, sin que, la clase oprimida, levante su voz y gesto en signo de protesta y de libertad.

Podemos ver, cómo, alrededor de un mirífico y relativo bienestar material, la masa productora se deja influenciar y engañar. Se busca conseguir a asentar el materialismo, en menoscabo de lo espiritual y moral. Se olvida la solidaridad entre sí, en provecho de un egoísmo individual creador de envidias y discordias.

Las perspectivas y el panorama no inducen al optimismo. Sería engañarnos nosotros mismos si declarásemos lo contrario.

En la actualidad, podemos constatar que el desinterés cunde, en el seno de la clase trabajadora, vis a vis a su propio destino. Su despreocupación significa su derrota en tanto que clase explotada. Su inercia permite a sus explotadores una mayor influencia paralizadora, con la cual quitan las pocas veleidades que pudieran tener quienes descuidan su propio porvenir.

No podemos negarlo: Se vive mejor, en el presente, que en tiempo pasado. La existencia es más fácil que antes. Pero, ¿quiénes son los beneficiados? ¿Y a costa de qué?

Quienes se aprovechan de un vivir mejor, representan una minoría en el conjunto de la clase oprimida. No hay que perder de vista que lo que cuenta es la masa total de productores, y ésta, bien lejos está de haber alcanzado mejor bienestar. Sólo benefician de una vida más holgada, la «élite» de la clase obrera; quienes son especializados en determinados trabajos. El resto, o sea los que no han sido catalogados como especialistas, su trabajo no es retribuído en consonancia a sus necesidades.

La mayor parte de la clase trabajadora se vé obligada, para poder satisfacer parte de sus necesidades, y algunos deseos supérfluos, a laborar jornadas de diez, doce o más horas.

Su propia inercia en rebelarse cotra el estado de cosas que la tiene aherrojada y a merced del capitalismo, permite la extensión del mal que puede terminar por supeditar completamente a quienes olvidan que su emancipación debe ser obra propia.

La clase obrera vive agobiada y aplastada por el mal llamado progreso material y sus derivados. La propia evolución alcanzada gracias al empleo de las máquinas, aprisiona moral y materialmente al hombre. Las consecuencias que emanan del deseo en querer ir de par con la evolución material, paralizan y castran facultades en la masa humana. Determinaciones, se ven sin efecto porque frente a las mismas se hallan compromisos económicos que priman ante todo. El hombre ha puesto — por egoísmo y por vanidad — el materialismo en la cima de sus aspiraciones. Alcanzar el poder por mediación del dinero es su meta, vaya ello en contra de lo espiritual, y cuanto de bello y digno significa la moral en su más alta expresión.

Si la moral es escarnecida y pisotada, siendo sus principios envilecidos por quienes deberían ser sus más acérrimos defensores, por formar parte, precisamente, del conjunto explotado por los que su inmoralidad es sintomática, bien podemos dudar de las posibilidades de emancipación, tanto moral como material, de la clase trabajadora, en particular, y del Hombre, en general.

La clase obrera, en sus esporádicas «acciones» de protesta, si bien parece ser que haga ver su enfado por una situación o estado de cosas, su descontento no lleva a parte alguna, pues tal descontento no es sostenido por unas ideas, ni por unas aspiraciones bien determinadas. Sólo se piensa en casos propios, particulares, y sin importancia en su fondo. Los males más grandes y perjudiciales, escapan y son incomprendidos.

No habrá rebelión hasta que no se llegue a ser consciente, y no se puede llegar a ser consciente hasta después de rebelarse.

En esta nuestra tierra, hay miedo, odio y sufrimiento. Miedo de perder unos intereses creados: sea robando y matando, sea a costa de muchas horas de trabajo y de la pérdida de la dignidad. Odio vis a vis de quien posee más. Odio a quien no tiene el mismo color de piel; a quien no tiene la misma creencia religiosa. Sufrimiento de la inmensa mayoría de seres humanos, que no poseen suficientemente para comer y vivir. Sufrimiento ocasionado por las interminables guerras, con sus secuelas devastadoras.

No obstante, y a pesar de los dolores y padecimientos; de la aversión y antipatía, y de la angustia y recelo, existe, también, la esperanza.

Sí, esperanza en un porvenir mejor, y ello, a consecuencia de la existencia de un ideal que, hasta el presente, ha demostrado que su práctica es la única alternativa que queda o hay, para lograr salir de la sujeción moral y material en que se halla la clase trabajadora: tanto la manual como la intelectual.

El ideal señalado, es el anarquismo. La anarquía, en tanto que medio para alcanzar la emancipación del ser humano; base del esfuerzo libertador de quienes no cesan — apesar de la carencia y despreocupación de la gran mayoría de explotados —, con estoicismo ejemplar, su lucha contra los enemigos seculares del pueblo trabajador.

Es necesario que quienes sostenemos el anarquismo; los que defendemos sus principios y sus tácticas, intensifiquemos nuestra acción con el propósito de hacer despertar de su letargo a quienes olvidan que la emancipación de la clase trabajadora debe ser obra de los propios trabajadores.

Tenemos un ideal concreto; una doctrina bien definida. Debemos tener, pues, la voluntad firme de llevarlo a la práctica Si aspiramos a la emancipación social, hagamos lo posible para ser los guías ejemplares de la masa trabajadora subyugada a prejuicios que privan y paralizan a quienes tienen el derecho de vivir según sus necesidades.

Lo primero que se necesita, es que los explotados sepan que lo son y quieran dejar de serlo. Ya que, el querer dejar de ser explotado, es el principio de la acción de rebelión y de liberación.

Es imprescindible, urge que la clase trabajadora reaccione enérgicamente. Y que aspire al cambio de estructura de la sociedad presente. Si no lo hace, las perspectivas para su porvenir carecerán de ideas concretas capaces de poder alcanzar una mejor situación espiritual en tanto que ser humano racional. No debe olvidarse de que el porvenir lo prepara el presente. Descuidando la obra que se puede hacer en la actualidad, el futuro queda desligado de toda acción revolucionaria. No pensar en el porvenir es negarse a la lucha social y emancipadora. Es desear guardar las cadenas que nos mantienen prisioneros al capitalismo y al Estado, y a sus derivados.

Los anarquistas no rehuimos la lucha. El porvenir es la anarquía; por ello, en el presente, no cejaremos nada en nuestros principios, ni en nuestras tácticas. Sabemos que nuestra causa es respaldada por la justicia y la fraternidad. Ello es suficiente para que sigamos adelante en pro de la emancipación social del Hombre.

Angel BASSA

« LES COLLECTIVISATIONS EN ESPAGNE »

(L'œuvre constructive de la Révolution espagnole). Editions CNT. Prix : 5,50 F. 10 % remise à partir de 10 F. Pour commandes : « ESPOIR ».

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO

Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU

Administrateur : A. LEON

DIDASCALIA

EL PERIODISMO

Periodismo es el arte de confeccionar escritos que se publican diariamente, semanalmente o en plazos de mayor tiempo. El verdadero periodismo, es decir, el periodismo formalista, no apareció en España hasta el siglo XIX. Pese a que Gutemberg descubriese la imprenta en el siglo XV y de que existiesen ya en el XVIII algunas publicaciones, sin un gran interés para la colectividad, con los nombres de: gacetas, avisos, mercurios, etc.

Las causas del desarrollo del periodismo debemos encontrarlas en la progresiva libertad del pueblo y en su intervención (cada vez mayor) en la política y administración del país. Luego, en el desenvolvimiento de los medios de comunicación y en los del transporte

Existían dos clases de periodismo: el periodismo de ideas (afecto a un partido político, sindical o religioso) y el periodismo de información, para la pronta difusión de las noticias. Claro que podríamos decir aquello de que «no se puede describir sin narrar ni narrar sin describir» Es decir, que en el periodismo de ideas va también implícitamente, el de información.

Hoy está muy desarrollado el periodismo de información debido a la creación de las llamadas «Agencias de Información» encargadas de hacer llegar al periódico las noticias más importantes por medio del teléfono, telégrafo o radio.

En los países donde existe la libertad de prensa (España no cuenta) existen periódicos que representan los intereses de todos los estamentos políticos, sociales y sindicales del país. Pero en la España franquista, aunque lo camuflen con diferentes nombres, no existe más que UNO: el que representa los intereses bastardos de la camarilla de los gangsters que usufructúan el poder.

El director del periódico y los redactores forman el cuadro de responsables del periódico, encargados del artículo editorial (sin firma) que expresa el ideal del periódico, y de los artículos informativos y doctrinales. Hay las secciones de crítica (literaria, artística y de espectáculos) que corren a cargo de los expertos en la materia.

Los colaboradores envían artículos de colaboración y los corresponsales, desde donde se encuentran destacados, los asuntos políticos y sociales más candentes del día en dicho país.

La más alta expresión intelectual del periodismo se debe a los ensayistas, que, partiendo de una observación se remontan a teorías originales.

El objetivo del periodista es la de convencer a las masas por medio de la persuasión, del ataque o de la sátira. Es un orador que escribe en lugar de hablar.

(Suite en page 2).

INTERNATIONALE

El sindicalismo español a través de los años

LO QUE FUÉ, LO QUE ES Y LO QUE DEBE SER

— III —

Y en el Congreso Nacional de Zaragoza — el último regular — celebrado en el Teatro Iris Park, el día 1° de mayo de 1936, dos meses y medio antes de la sublevación militar fascista, ante los delegados sindicales de toda España, por unanimidad, se aprobó un Dictamen sobre el «Concepto Confederal del Comunismo Libertario», lo más humano, racional y altruista que se puede concebir, basado en lo que debe ser la sociedad futura, Dictamen reproducido o comentado por varios periódicos burgueses que veían aproximarse, sin duda, la hora que se iba a por todo. El sindicalismo en España, diferente de otros países, había hecho mucha carrera.

A partir de 1918, con aquella nueva organización sindical obrera, con las influencias de los hombres librepensadores, de los hombres federalistas, libertarios y anarquistas, en buena hora llegados a sus medios, que encontraron campo abonado para hacer su propaganda y sembrar semilla, a los pocos años había un plantel de capacitados militantes con despejada visión futura, una juventud crecida con tanta lozanía que era la admiración y envidia del movimiento sindicalista internacional. Fué tan aceptada y ahondó tanto la propaganda anarquista y libertaria dentro de los sindicatos que al sindicalismo español, al sindicalismo de la C.N.T., que era el que predominaba, para darle toda su expresión, se le llamaba anarcosindicalismo.

En aquellos días daba gusto militar, sacrificarse perdiendo la libertad y hasta la vida como muchísimos la perdieron; era un placer actuar dentro de una organización propia, independiente, sin ingerencias extrañas, mejor que servir de juguete o trampolín a ciertos aprovechados políticos que pretenden manejar la masa del pueblo trabajador según conviene a sus intereses particulares, de clase o de partido para dejarla, después de logrados sus propósitos, en idénticas o peores condiciones, como ocurre en casi todos los países, particularmente hoy en España, donde el sindicalismo, por imposición gubernamental y con la venia de los jerarcas sindicales es un apéndice del Estado.

⁂

Hecha una sintética historia de lo que fué antes nuestro sindicalismo en España, desde su nacimiento hasta el momento en que las circunstancias, por todos conocidas, le obligaron a interrumpir su marcha, lo que no ha tenido otro objetivo ni alcance que la ilustración y la reflexión **para la juventud** que la desconocía; después de un ligero esbozo sobre sus actividades generales a fin de que ésta no pueda alegar ignorancia sobre lo que ha realizado el sindicalismo español a través de los años, desinteresándose para la acción sindical futura ya que a ella y a sus hijos sucesores pertenece el porvenir, y para que pueda cotejar y enmendar errores si ella cree que los hubo y verdaderamente son tales; después de haber someramente aludido al sindicalismo vertical-falangista que actualmente rige en España, del cual no vale la pena ocuparnos más por presentarnos un nulo balance durante sus treinta años de permanencia, y contra el cual y sus jefes, por su ineficacia y ostracismo, empiezan a rebelarse sus obligados adherentes, para ganar terreno bueno será dedicar unos momentos examinando, bajo nuestro prisma, el futuro inmediato del sindicalismo español.

Si difícil resulta satisfacer a todos cuando son tratados los problemas de orden general, puesto que debe haber siempre descontentos e insatisfechos, más costoso, casi imposible, se hace predecir, con las apetencias a vista sobre la hegemonía y dominio de la clase trabajadora en particular, la suerte que se le depara al futuro sindicalismo español una vez liberada España de la dictadura fascista-falangista que sufre.

Sindicalismo social-demócrata; sindicalismo cristiano-demócrata, obedeciendo a líderes y rúbricas; nacionalsindicalismo, o sea estrictamente casero, aislado, sin comunicación, encerrado entre cuatro paredes; sindicalismo autónomo, que equivale a decir anfibio, ni carne ni pescado; A. S. O. (Alianza Sindical Obrera) sin distintivo, fomentada por políticos reaccionarios conservadores pagados por los capitalistas para dividir y sembrar la discordia, sin contar otros que al torbellino de los acontecimientos de los primeros momentos podrán surgir — desde su nacimiento ya fracasados — como por ejemplo un pretendido sindicalismo comunista estatal similar al verticalismo actual para adherirlo a la Tercera Internacional, y otro de ingratos recuerdos subvencionado por cardenales, obispos y burgueses reclutando lo más deshonrado y vil de los bajos fondos sociales. Y el nuestro, el clásico, el de los españoles que lo iniciaron, sin marchamo de importación alemana o americana, el de la CN.T., U.G.T., S.T.V. (Confederación Nacional del Trabajo, Unión General de Trabajadores y Sindicatos de Trabajadores Vascos) o sea la actual Alianza Sindical, al que le está reservado, más que a ningún otro, por su historia y su línea de conducta retrospectiva, la adhesión de todos los proletarios.

Si lo que es hoy, por imperativo de las circunstancias, solamente una Alianza — que no es lo mismo que fusión o unión — de las tres últimas citadas agrupaciones mayoritarias obreras, pudiera mañana en España llegarse a puntos de coincidencia, incluso transigiendo ambas partes en algunos extremos, para formar un solo bloque, una sola organización, todo lo demás poca importancia tendría.

Por conveniencias marrulleras políticas, por presiones exteriores, por razones de estabilidad del Estado, o por incomprensión de los trabajadores, lo que sería lo más lamentable, ¿será despedazado, múltiplefraccionado en centrales y tendencias, como lo es en Francia y otros países, el sindicalismo español que durante tantos años se mantuvo cohesionado planteando problemas al Estado y al Capital que por su urgencia e importancia tenían que resolver, muchas veces cediendo, ante la presión de una fuerza unida que se proponía y estaba dispuesta, preparada a desposeerlos, una fuerza que caminaba hacia un fin de libertad, de equidad y de justicia?

Es difícil, prematuro y hasta muy atrevido, afirmar la posición que tomará de nuevo el sindicalismo, aunque no solamente hagamos votos sino esfuerzos para que vuelva a ser lo que era; para que continúe el ascendente curso que seguía antes de ser truncado por los fusiles de Franco y Falange. Han pasado muchos años. Mas la mentalidad de los trabajadores, falsamente educada en el aspecto social, en lo fundamental no puede haber cambiado. La resaca, poco a poco, se va llevando los fragmentos de lo que un día fué la esperanza de todo un pueblo. Pero sean cuales sean las contrariedades, las adversidades sufridas; sean cuales sean las ambiciones desatadas para apoderarse de esa fuerza que representa la organización obrera, el sindicalismo naciente, **sea cual fuere**, más o menos «rojo», más o menos «blanco» — nunca el hábito hace al monje ni tampoco el nombre — debe sentar una posición clara y firme desligado por completo de compromisos y componendas con los políticos.

Desde el primer momento de iniciarse el sindicalismo libre, sin tutelaje gubernamental ni líderes; habiendo sido arrinconado al desván de lo anticuado la etapa del romanticismo, habrá que ser realista obrando de acuerdo con los tiempos que exigen soluciones radicales; pisar sobre terreno firme sentando bien los pies al suelo; habrá que alejar de todos nosotros la idea de que se reproduzca el milagro de los panes y los peces. Todo cuanto no responda al momento psicológico y sí por tanto a la mitología, colectivamente, deberá considerarse negativo. Toda la labor demagógica que se pretenda hacer, encaminada al encumbramiento personal o de grupo, deberá ser apartada. Toda imposición sea del lado que sea rechazada. El sindicalismo que venga, por el cual propiciamos, debe ser obra y gracia de los trabajadores, de los sindicados, como lo fué antes sin que nadie, sino es él mismo, se pueda servir de su fuerza; debe tener personalidad propia como la tenía antes sin tutores, sin pastores, sin vividores chupacuotas; debe trazarse, de manera incrontrovertible, un programa mínimo de aspiraciones inmediatas de acuerdo con las necesidades de la clase que representa, y un programa máximo para mañana sin cerrar nunca las puertas a nuevas y más perfectas concepciones de la vida. Así la nueva militancia sindicalista que se formará, recogiendo el fruto de las experiencias y ensayos ya realizados, encontrará más expédito el camino, sabrá el por qué lucha y lo hará con fervor y entusiasmo.

Estará obligado, el nuevo sindicalismo, a recuperar el tiempo perdido organizando conferencias a base de Tribuna libre popular, haciendo desfilar en ella a destacadas e inteligentes figuras proletarias; a hombres de ciencia, profesores y catedráticos; deberá abrir bibliotecas dentro y fuera de los sindicatos, bien surtidas de material literario, social y filosófico, de lo cual la generación que ha seguido a la guerra civil no conoce nada por haber hecho piras de ello la Iglesia y el franquismo; deberá crear ateneos de cultura y centros de estudios económico-sociales para atraer a nuevas juventudes; crear órganos de expresión propios; escuelas de militantes, conferenciantes y oradores, siempre buscando la superación y el perfeccionamiento y asegurar, a la vez, la sucesión de sus hombres presentes y por último aceptar, sino quiere hacer negación de su misma existencia, sean cuales sean sus siglas, el camino y meta del Comunismo Libertario, que no viste ningún ropaje ni uniforme especial, que nos es conveniente y familiar a todos, que no es exclusivo de nadie y pertenece por entero a la humanidad toda, que solo puede tener un enemigo: los que viven en plena opulencia.

Este es el sindicalismo que, pese a todas las marejadas habidas y por haber, vemos venir y deseamos, dentro del cual, como antaño, todos los hombres libres, todos los hombres librepensadores, de libre examen, democráticos y federales, incluso los anarquistas que no han estado nunca ni es-

(Suite en page 7).

Billete ¡ Méjico hermano !

DE no tratarse de Méjico, la crítica sería fácil. En un extenso trabajo que es casi una exhibición de inmoralidad tardía, un colaborador de la importante revista mejicana «Siempre» abogaba, días pasados, por el reconocimiento por parte de aquel país del régimen franquista. ¡Triste deber, comentar la opinión de un renegado, ex-embajador de Méjico en Lisboa — todo un poema! — ¿Nombre?: José C. Valades. ¿Profesión?: Olvidadizo. Práctica, de corazón menesteroso y reseco. Pobre de mente y espíritu. Indiferente. Mediocre... en el mejor de los casos. En otros, oportunista. Amnésico interesado. Ignorante intencional. Realista de subvención. Rezagado. Obscurantista de honor acomodaticio. Portavoz inconfesado, agit-pro, quinta columna, lacayo especulador y avanzadilla insidiosa de fascismos residuales. Siervo — ¿consciente?, ¿inconsciente? — del régimen execrable superviviente en España

El hecho en sí es anodino. Valades no va a cambiar el veredicto de la Historia, ni adulterará la honrosa trayectoria de su pueblo. Al mismo tiempo, las traiciones a la causa de la libertad de España por parte de los sectores — individuos y poderes — sedicentes democráticos son demasiado comunes para que estas espantadas puedan lograr inquietarnos, ni siquiera sorprendernos. El dólar reina, exigente. La peseta, aún devaluada, sigue teniendo su encanto y ejerciendo un atractivo al que siempre hay «hombres libres» dispuestos a ser sensibles. Valades no agrava en nada el período de indignidad, de humillación colectiva, de dimisión humanista, de despersonalización, de agiotismo religioso, político, de frío adocenamiento de la colmena social, de tácita complicidad en el crimen del más fuerte, de cobarde sumisión ante el exceso consumado, que nos toca compartir. Es solo un nímio reflejo de la gran crisis moral que sacude al universo. Eco anónimo y grotesco del clamor de abdicación que atrona por las esquinas y dá al mundo que vivimos su atosigado semblante.

Valades no es nadie; nada. Ni, desde luego, la lanza de este gladiador enfermo podrá demorar el fin del franquismo. en nuestro suelo. No es eso lo que me alcanza. Por ello, de no ser Méjico, ni hubiéramos reaccionado a los insultos desplazados del provocador de turno, que simula preguntarse si no existirá «algún trato sombrío y tenebroso entre la errante República Española y el sólido Estado mejicano...», o si acaso estará Méjico «...asilando a criminales...», llevando su pequeñez, su descoco demencial, a la afirmación imbécil de que Méjico se cubre de ridículo ante el mundo «por no tener relaciones con la nación española...»

¿Relaciones con España? ¡Méjico las tiene enormes, sublimes, privilegiadas! Lo habré de escribir de nuevo: ¿Dónde palpita en verdad la gran nación española; la España libre y eterna de símbolos caudalosos y vocación universal? ¿Dónde vive la lección impresionante de honor, de trágica dignidad y nobleza exacerbada, que son las características esenciales españolas? ¿Dónde apunta, magistral, ese genio paradójico que es efluvio impetuoso de la vieja tierra herida de que nos sabemos carne? ¿Dónde perdura el mensaje de claridades hirientes que son el legado fiel de los más altos valores populares y de raza que acreditan nuestra Historia? ¿Dónde la fidelidad a las corrientes culturales más acendradas y legítimas de todo el quehacer hispano?...

¿Dónde está el sentir humano, la profundidad sensual y el orgullo visionario que en ocasiones rechaza las realidades comunes, por tener «sus» realidades, hechas de sueños calientes e ilusiones obstinadas; dónde la sabiduría, el bien y la inteligencia; dónde la pasión ibérica, la generosidad loca de espíritu cervantino que es nuestro trazo más recio? ¿Quién abriga, como un canto de inamovible esperanza, la fe en un orden más justo, más humano y racional, que devuelva España al rango que nunca debió perder? ¿Dónde, si no es en el seno de la España del silencio, hoy desarraigada, errante, testimonio acusador de la ferocidad nazi del régimen actualmente sufrido por el país?

¡Y es tiempo de que Valades, de que todos los Valades, sepan del honor inmenso que es el nuestro de sabernos aún proscritos por la barbarie facciosa, con la que nos declaramos incapaces de convivir. Que sepan la incomparable misión que ahora nos incumbe; nuestra consciencia de ser, como en anteriores épocas de histórica trascendencia lo han sido los más preclaros y acabados españoles, los llamados a salvar, al precio cruel del destierro, una cierta idea de España, de su tierra, de sus hombres; la inalterable vigencia de unos valores morales, de una integridad social, de unas fecundas corrientes de pensamiento y acción, que era imposible dejar morir a manos de Franco. Así, lo que ciertos impotentes afectivos creen poder enarbolar, triunfantes, como un reproche, resulta en realidad ser el más preciado galardón de que podamos jactarnos. Virtudes elementales comprendidas, apoyadas, por todas las sociedades de derecho y democracia. Cantadas por el saber universal sin excepción. Reconocidas, íntimamente sentidas, por todos los hombres dignos sin distinción de opinión, clase o nacionalidad. Un gran rumor solidario que nos ayuda a vivir, a preparar para España mañanas de redención.

Y ahí está Méjico, hermano, parte de nosotros mismos, destacando su perfil de humanidades gigantes. Ahí está Méjico, hermano, aferrado a sus hermosas tenacidades filiales hacia la España española, que nadie osa confundir con la mentira oficial. Méjico grandioso y libre. Comunidad visceral que hemos aprendido a amar por las anchuras del exilio.. Por la vida clandestina de la oposición interna. Que llevamos en el pecho como una segunda patria. Que evocamos con el mimo de agradecida emoción a su conmovedor ejemplo de sobrias fraternidades. Méjico, enhiesto en su línea de consecuencia política a la legitimidad asesinada por el fascio. Aliado exceptionnel de una España renaciente que se anuncia, incontenible, tras el ocaso evidente de la carroña franquista.

Torquemada o Ferrer Guardia: Méjico ha apostado. Y gana material y moralmente. No se asienta ningún crédito a escala internacional sobre un poder corrompido. No se edifican futuros junto a un régimen decrépito que tuvo, desde el principio, su porvenir a la espalda. Gana por su orientación resuelta a la sola España alumbradora de horizontes, maternidad manumisora de que tan necesitada se halla la América Latina. Porque, cerrado el paréntesis desgraciado del franquismo, se yergue prometedora la gran entidad hispana, toda fervor hacia Méjico..

Lo hemos gritado en España. Lo reitero aquí, altamente: ¡Méjico, yo te venero! Tuyo es y será el saludo de las universidades. La llamada de las cárceles. Y la añoranza entrañable de este pueblo sometido. Yo sé lo que representas para mi generación. Yo, refugiado reciente. Español antifascista nacido bajo el «caudillo»!

¿Qué pueden contra estos lazos las voces de deserción, los vendidos, los vencidos? ¡Méjico, el hoy es ya nuestro! Valades dirá: son frases. Frases que son, mal le pese, nuestra gran razón de ser. La intensa verdad ibérica. La imagen más fidedigna de una España insobornable que Méjico sabe honrar honrándose a sí mismo.

GUERRERO LUCAS

DE TOUT ET POUR TOUS

EL ESTADO

Todavía hay gente sencilla y buena que cree en la palabra dada por el Estado. Aun hay quien le encuentra algunas virtudes dignas de ser alabadas. Aun se figuran muchas personas, que no es tan malo como se le coteja, que es en cierto modo benigno. Que se le puede tratar y confiarse en él. Que tiene corazón y sentimiento. Que no castiga, sino que corrige. Que no usurpa ni roba, sino que pide y alcanza.

Lo más sorprendente son otras personas que renegando de él le encuentran menos malo de lo que es. ¿Virtudes en el Estado? Ninguna. ¿Bondad en el Estado? Jamás. ¿Confianza en el Estado? ¡Pobres ilusos! ¿Que no castiga ni roba? ¡Siempre! En este cuerpo político no hay nada más que leyes que autorizan lo ilegal que es lo legal; el latrocinio que es el robo; el crimen, que es el asesinato. La usurpación que es el hurto violento; el adulterio y la prostitución. Lo malo y no lo bueno.

Los movimientos del Estado son rígidos, matemáticos. Su inmunidad no se discute. No se conmueve de nada ni de nadie. No hay rincón que no mire, ni lugar que no investigue y saque. Sin poseer nada es el más rico de todos. Se le obedece a la fuerza o no, pero se le obedece. Negarle lo que exige de sus gobernados es sentar plaza para las cárceles y presidios. Si estas particularidades son sus virtudes, entonces estoy de acuerdo y no tengo que objetarle más.

El Estado es el pulpo de grandes tentáculos que oprime al pueblo. Sin Estado o Gobierno, se vive en libertad.

Indiscutiblemente, las personas que aun ven en el Estado condiciones generosas y justas, humanas y piadosas, no le han comprendido ni le comprenden. No le han estudiado ni le estudian. Como esas personas son incapaces de hacer daño a nadie, creen que el Estado se fundó para humanizar las costumbres, no para corromperlas, que es lo que hace.

Del Estado o Gobierno no sale nunca nada bueno, ni equitativo, pesa con dos balanzas, no con una. Instituye todo aquello que le vale para hacerse fuerte, y se niega a fundar lo que ha de perjudicarle. Manda en todos y en todo. Es autoritario, nunca bondadoso. Convencional, no justiciero. Ordena, no espera. Actúa, no duerme.

No, No puede creérsele. No se le puede creer. Libre será el hombre cuando el Estado deje de dictar leyes. Libre será el hombre cuando el Estado desaparezca. Libre será el trabajador cuando el Estado deje de existir para siempre, mientras tanto no debemos confiarle nada, ni menos esperar de él algo que endulce nuestra condición de hombres del pueblo. Su propia constitución se lo impide.

No dá nada y recoge todo. No amenaza, pega. No se niega a sí mismo, y cuando se niega es para ser más Estado después. ¿¿Negarle esta propiedad? Nunca. Le corresponde por entero.

Cuando oigo hablar de las bondades y buenas obras del Estado a obreros y campesinos, me produce un efecto desolador y casi, casi tristeza. Los oigo, los escucho, los miro, los observo, y silenciosamente me retiro. No hay más inteligencia en ellos, y si les respondes con la sana intención de ilustrarlos, no te insultan, pero tampoco te hacen caso.

Cuando no se desconozca al Estado y sus funciones, se habrá conseguido derrumbarlo. Jamás antes.

La palabra del Estado es la informalidad de no cumplirla. Si el Estado dice: «me comprometo a esto», hará lo otro, lo que cree debe hacer. Es normativo, porque así está constituído y su código es así.

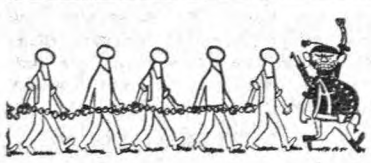
¿Luchar contra el Estado, contra el poder del Gobierno? Siempre. Es la más alta misión de todo hombre revolucionario. ¿Para crear otro? No. Para no fundar ninguno más.

Por deducción se llega hasta lo infinito, y la deducción es madre de la consecuencia. El Estado deduce antes y obra después. Es inteligente, no torpe, aunque después sea un error el cometido. Es lo que más le caracteriza y su norma. Vive con el desorden, no con el orden. Vive en su orden, que es el desorden.

No sé hasta dónde podemos calificarle como la genuina representación del pueblo. Se confunden los términos de nación y pueblo. De este error parten las interpretaciones dudosas que se dan a esas dos palabras, aunque para algunos tienen la misma equivalencia; pero Estado no quiere decir pueblo, sino nación. Esta divergencia existente entre pueblo y nación, es esencialmente primordial para llegar a la consecuencia diferencial de las dos terminologías.

Pero no es eso lo que aquí trato de explicar, ni quiero seguir adelante describiéndolo. Sólo me ha guiado al hilvanar palabras y conceptos, el querer descubrir todo lo que a mi me parece que es el Estado, para que, si alguien me leyere, sepa digerir su contenido. Otra cosa no me ha inducido a garrapatear el papel con pensamientos salidos de mi mente, contradiciendo, con la razón por compañera, a todo lo que hace vivir al Estado, y al Estado mismo.

M. SALCEDO



Recordando a José Lledo

Son muchos los años que deseaba dedicar este recuerdo al hombre íntegro que fue José Lledo. Por miedo a no estar a la altura que su recuerdo merece y no saber reflejar mis sentimientos y también por circunstancias diversas, han pasado los años sin que mi deber cumpliese, pero también sin olvidar que debia y tenia que cumplirlo, ya que su recuerdo merece que de mi parte sea mencionado.

En el ya lejano año 1933, e hijo de las circunstancias que la vida nos impone, tuve que trasladarme del lugar de mi nacimiento, a Cartagena, para ver de llevar un trozo de pan a donde tanta falta hacia. Joven e ignorante en todos los aspectos de la vida, germinaba en mi un deseo de superación moral y de lucha, cosas características en la juventud de aquella época, pero sin poder definir un principio de orden moral e ideológico. Sin saber de forma concreta a donde iban mis deseos. Existia en mi mente, y gracias a una Conferencia que dió Aurora López en La Union, cerca de Cartagena, unos deseos locos de conocer aquel Comunismo Libertario que se presentaba a nuestras mentalidades vírgenes con la belleza que nuestros años jóvenes necesitaban. De luchar por un mundo bello en el que no existiese tanta miseria e injusticias. Pero todo ello se hallaba en una nebulosa que a mis jóvenes años le era sumamente difícil desgarrar.

En la lucha por la existencia, tuve la suerte de encontrar a Lledo. Hombre de edad avanzada, viejo luchador de nuestra organización; conocedor de las inquietudes y necesidades de la juventud, se percató inmediatamente de mis deseos, como también de mi desorientación. Con la claridad y firmeza que le eran características, me hizo comprender lo que significaba en si el ovillo de hilo que en mi cerebro llevaba. Poco tiempo le fue necesario para aclareceer mis deseos; para poner orden en aquella cabeza joven. Desde entonces se estableció entre nosotros un afecto fraternal, que solo su muerte, un tanto prematura, pudo destruir.

Lledo, era en Cartagena el único que en aquella época divulgaba nuestra prensa. Toda nuestra prensa. Hombre de ideas y de batalla, habia tenido que recurrir a este medio de subsistencia para poder hacer frente a las necesidades de una compañera delicada y de un hijo enfermizo.

En la Cartagena cavernaria, en la que habia que acojerse a la sotana o al sable para poder tener un empleo, nuestros compañeros se encontraban con suma frecuencia en la imposibilidad de poder dignamente vivir. Esta situación de inseguridad, un gran deseo de independencia y sus ansias siempre inagotables de luchar en pos de nuestras ideas, llevaron a Lledo a la situación que tenia.

Las inquietudes, las dificultades, no le faltaron para poder llevar a cabo la labor emprendida. El no tenia más que lo que nuestra prensa le dejaba para vivir. En aquella época nuestra prensa se « perdia » frecuentemente o llegaba con atraso suficiente para que su venta fuese realizada con ciertas dificultades. Apesar de lo que en si todo eso representaba, nada le hacia cesar en el deber que se impuso para dar a conocer las ideas por las cuales estaba dispuesto a todos los sacrificios.

Su tenacidad viril, fue el motor que permitió a nuestros compañeros, en gran parte, la continuidad de una relación efectiva, ya que muy a pesar de las particularidades de la ciudad, se recibia todo lo que nuestra organización editaba.

Era paradójico ver a Lledo, enemigo de la Iglesia por lo que en si esta representó en la vida de nuestro pueblo, con su carrito donde todo lo nuestro se hallaba, situarse frente a la iglesia de la llamada « caridad », que era la predilecta de la burguesia local. Allí permaneció hasta el momento en el que todo se desrrumbó, sin que cesara un solo instante su labor cotidiana. Como me decia hace poco un compañero de los que han conocido a Lledo : Me parece justo dar a conocer algo sobre el compañero Lledo; puede ser conocido pero olvidado. Gran anarquista, compañero infatigable, austero, honrado, boicoteado por todas partes, propagador en todos los dominios de las ideas, viviendo de miseria; al corriente de sus deberes orgánicos, no fue un aprovechado en el movimiento; que prosiguió una vida ejemplar. La adversidad le arrebató el aliento al ver que no tomaba forma lo que con tanto anhelo preconizaba. Hombres como Lledo, de su contenido, nobleza y firmeza en las ideas, se hacen raros. No es menos cierto que estaba sostenido por su leal y ferviente compañera, que con su entrañable afabilidad amortiguaba sus privaciones.

Son muchos los años pasados, sin embargo, conservo en mi mente los rasgos de su fisonomia. Me parece oir por las calles de Cartagena su voz aguda y sonora en el noble empeño de divulgación ideológica. Su paso menudo y rápido, para conseguir una venta necesaria. Ninguno de sus rasgos particulares se me han olvidado, porque en aquella época los que entonces jóvenes éramos, le teníamos un afecto casi filial a nuestros ancianos. Veíamos en ellos, no sólo los compañeros de ideas, si no también a los hombres abnegados que habian sido capaces de sacrificar su existencia y la de su hogar, para mantener en el lugar que le correspondia la dignidad moral e ideológica de nuestra organización. A través de sus años, veiamos en ellos los hombres de lucha que podian enseñarnos a los que jóvenes éramos, lo que nuestra experiencia no nos permitia saber. Es verdad que por aquella época, el afecto era recíproco. Se comprendia la necesidad y la obligación que tenian los ancianos y el deber moral de los aguiluchos. Habia un solo objetivo : la lucha por las ideas. Habia menos ambiciones, sobre todo en los jóvenes, más ganas de trabajar, más deseos de luchar contra el enemigo común, menos odios internos que pudiesen minar nuestro hogar común.

Es grato recordar épocas pasadas, hombres que supieron serlo, que no doblegaron su cabeza frente a la adversidad y al enemigo. Que supieron permanecer frente a la tormenta erguidos y viriles. Que fueron en una palabra HOMBRES.

Si, es mas grato recordar a los que como las hormigas hicieron una vida laboriosa, constructiva, digna, que ver el espectáculo repugnante que en la actualidad viven ciertos individuos, para los que todas las inmoralidades, todas las castraciones, todo lo que ayer fue despreciado, se pretende hacer pasar como « necesario ».

Para mi, el recuerdo de aquellos tiempos, ya un poco lejanos y el de sus hombres, es aliciente para la continuidad de la lucha emprendida desde tantos años ha. Si en la actualidad nuestra organización se halla debilitada por circunstancias diversas, ellos tampoco se lo encontraron todo hecho. Tuvieron que hacer frente a situaciones muy graves, pero contaban también con una solidaridad moral que desgraciadamente en la actualidad deja mucho que desear porque el exilio va eliminando a muchos hombres, que no son lo que ellos en si se consideraban ser.

La muerte de este querido compañero, fue como habia sido su vida. Luchó hasta el momento en que el aire cesó de entrar en su noble pecho. En la noche del 4-5 de marzo del 39, cuando los comunistas se lanzaron en Madrid, una división, la de Galán, tenia por misión apoderarse de Cartagena, única base naval de que disponiamos en nuestra guerra. Los fascistas se adelantaron, sublevándose en dicha ciudad, hecho que motivó la intervención de Galán, pero no en el sentido que él esperaba. Lledo, enfermo, perdió el conocimiento. En los momentos en que tanta falta le hacia, sus fuerzas lo abandonaron. La situación trágica en que se vivieron aquellos días y su enfermedad, terminaron con su existencia. Pero como habia sido su vida, vida de luchas y abnegaciones, así terminó. Postrado en el lecho y en el estado anormal en que se encontraba, no por ello olvidaba a ese tristemente célebre cuerpo mal llamado guardia civil. Imposibilitado para hacer otra cosa no cesaba de gritar : ¡ Muera la guardia civil ! ¡ Muera la guardia civil !

Al normalizarse un poco la situación en la ciudad, fue su propia compañera que me dió la triste noticia en los talleres en que se editaba « Cartagena Nueva ». Dolorosa noticia que no esperaba y que me dolió, por lo que en si él era y por lo que para mí moralmente habia representado.

Los muchos años pasados, no me han hecho olvidar al hombre, al compañero íntegro que fue José Lledo. De él solo el recuerdo queda en algunos de los que en el exilio estamos y de los que por allá pueden quedar. Un recuerdo digno, hacia un hombre que digno supo ser.

ZAPLANA.

Pour ou contre la biologie comme fondement d'une morale scientifique universelle

(Suite de la page 1)

rale « scientifique », d'une morale « rationnelle », d'une morale « indépendante » en ce sens qu'elle ne relèverait d'une autorité, ni d'une institution, ni d'une métaphysique, devait réussir, nos conceptions et nos croyances morales ne perdraient rien; elles gagneraient beaucoup, à recevoir la précision, la certitude et la clarté de la science. Il est vrai que la science pourrait nous aider à trouver le sens dans lequel nous devons orienter notre conduite et déterminer l'idéal vers lequel nous tendons confusément.

Pourtant, **la morale serait quelque chose de plus que la science des mœurs. La morale est aussi une tentative de paix éternelle entre nos exigences et les lois de cette énigme invisible.** Car, dès que la science étudie une coutume ou une idée morale, **elle l'a, par là même, justifiée; et dès qu'elle a montré pourquoi un idéal moral ne pourrait triompher dans une société donnée, elle l'a, par là même, condamné.** La vérité de la science n'étant pas orientée vers quelque chose qui se trouverait au-delà de nos sensations, puisque le système représentatif de cet au-delà reste proprement inconnaissable. **En fait, la raison est puissante à fonder la morale ou la religion : elle connaît, mais ne saurait prescrire.** Ce n'est pas elle qui commande aux hommes de croire et d'agir. La rationnalisme cartésien sorti de la Renaissance, conduit à la philosophie classique. Or, pour Deccartes, la raison est le suprême arbitre. Sans doute, elle ne renverse ni la morale, ni la foi traditionnelle, mais puisqu'elle est capable de les confirmer, elle aurait aussi bien le pouvoir de les ruiner. Prendre la raison pour guide, c'est ignorer à quelle fin on pourra parvenir.

Pour Maine de Biran, le problème ne requiert ni recherche métaphysique, ni discussion sur les fins de la conduite, mais une étude sur l'homme concret. Il ajoute : « Le stoïcisme me recommande de maîtriser mes passions; mais que puis-je ? Je suis absolument passif dans mes sentiments, je suis presque toujours ce que je ne voudrais pas être, et presque jamais tel que j'aspire à être ! » Et qui ne connaît pas le mot habituel des stoïciens : **« les destins te traînent si tu résistes, mais si tu consens ils te conduisent ».**

C'est parce que telle fin est désirable, réplique Jacob, que nous jugeons qu'il faut pratiquer tels modes de conduite propres à l'atteindre; c'est parce que nous estimons bonne une certaine chose que notre volonté intelligente se reconnaît l'obligation de la procurer aux autres et à nous-mêmes. **Ainsi, la conscience intellectuelle et la conscience morale entrent nécessairement en conflit avec les représentations collectives, où se sont cristallisées les croyances des générations disparues, avec les formes, qui voudraient demeurer immuables, de l'institution religieuse.**

Dr. H. HERSCOVICI

(A suivre.)

⁂

ERRATUM. — Une coquille s'est glissée dans le premier de ces articles, paru dans le numéro 316, correspondant au 21 janvier 1968. A la 30e ligne de la troisième colonne, là où on lit « Démocratie », il fallait lire **Démocrite.** Sans doute nos lecteurs auront déjà, eux-mêmes, fait la rectification opportune.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, asi como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 h., à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e).

F.L. DE TOURS

Esta F.L. invita a todos sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el domingo, 11 de febrero, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar, se ruega puntual asistencia.

El Secretario.

F.L. DE ALBI

Esta F.L. convoca Asamblea general para el día 4 de febrero, en el local de F.O., a las 9 de la mañana.

Es de sumo interés el que toda la militancia acuda y sea puntual a la hora, dada la importancia del orden del día a discutir.

El Secretario.

NUEVA CONFERFENCIA PUBLICA EN MARSELLA

Organizada por las Federaciones Locales de Saint-Henri y de Marsella de la C.N.T. de España en el Exilio — A.I.T. — tendrá lugar el domingo día 25 de febrero, a las nueve y media de la mañana, en la Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, a cargo del cultivado militante confederal y libertario **Alejandro LAMELA,** que disertará sobre el palpitante tema : « **España en la actualidad** ».

Compañeros, simpatizantes, antifascistas hispanos : ¡ Esperamos vuestra asistencia a la Conferencia de la C.N.T. !

F.L. DE MONTPELLIER

Siguiendo el curso de conferencias iniciado por esta Federación Local, el día 11 de febrero ocupará la tribuna, en nuestro domicilio social, el compañero Alejandro Lamela, quien disertará sobre el tema :

« LA JUVENTUD »

Por tratarse de una conferencia dirigida principalmente al elemento juvenil, abordando sus problemas y ofreciendo puntos de vista inspirados en la simpatia y el deseo de ayudar a resolverlos, invitamos particularmente a los jóvenes de ambos sexos, para que hagan acto de presencia en nuestro local, asi como a los compañeros y simpatizantes.

La conferencia comenzará a las 9 y media de la mañana, domingo, día 11 de febrero de 1968.

ATENEO ESPANOL DE TOULOUSE

En el Ateneo Español de Toulouse dará une conferencia el domingo, 4 de febrero, a las 17 horas, en el local : 14, rue de l'Etoile, el conocido escritor **José MUNOZ CONGOST,** el que hablará de la revolución mejicana bajo el título : « **Terre et Liberté au Méxique** ». Quedan invitados todos los amigos y simpatizantes del Ateneo a esa conferencia dada en francés.

También recordamos que el 3 y 4 del mismo mes, podreis ver una exposición : « **L'Esperanto, langue internationale** », con libros, gráficos, revistas a vuestra disposición: La sala estará abierta de las 14 horas hasta las 19 horas.

Enfin, hasta el 31 de enero exposición « **Emilio JUAN** » : dibujos satíricos de un demócrata. Todos los días de 17 h. à 19 h.

F. L. DE PERPIGNAN

Comunicamos a todos los compañeros pertenecientes a esta F. L. que la asamblea ordinaria que celebramos normalmente el primer domingo de cada mes, la del mes de febrero tendrá lugar el segundo domingo, 11 de febrero, en el local de costumbre, a las 9 y media de la mañana.

Recomendamos a todos los compañeros su puntual asistencia.

El Secretario

F.L. DE ROANNE

Reunión mensual ordinaria el domingo, día 4 de febrero, a la hora de costumbre.

CONFERENCIA EN BALMA

Para el domingo, día 4 del próximo mes de febrero, la F. L. de Balma organiza una conferencia.

El conocido compañero Muñoz Congost disertará sobre un tema de actualidad que precisaremos más adelante.

Todos los compañeros quedan invitados para el día 4, a las diez de la mañana, en el lugar de costumbre.

El Secretario

CONFERENCIAS EN MONTPELLIER

La F. L. de Montpellier invita cordialmente a asistir al ciclo de conferencias que esta F. L. tiene en proyecto en colaboración con la Federación de obras laicas del Hérault, organismo francés.

Primera conferencia, con el tema : « **Le fascisme** », el día 25 de febrero, domingo, por la mañana, en nuestro local social, a las 10 horas.

Segunda conferencia, el día día 6 de marzo, miércoles, a las 21 horas. Tema: « **La Presse** ».

Temas que seguirán en dicho ciclo: **«La condición campesina»; «El hambre en el mundo».**

CENIT

SUMARIO DEL N° 179
Noviembre-Diciembre 1967

Editorial. — **J. Guerrero Lucas** : « Nobel 67 ». — **Floreal Ocaña** : Asesinato de Miguel de Unamuno. — **Cosme Paules** : No pueden ser los « Ultimos poemas » de Eugen Relgis. — La vida y los libros. — **Abraham Guillén** : España en la época contemporánea. — El pensamiento vivo de Elías Reclus. — **Rudolf Rocker** : El Socialismo y el Estado. — **H. L.** : Los sindicatos. — Unamunianas. — **Gustavo Cochet** : Miguel Angel y Picasso. — **Eugen Relgis** : El soñador de la Paz. — **Abarrátegui** : Proverbios de Salsamendi. — **García Lorca** : Granada. — **Ramón Liarte** : El Mundo y nosotros.

REVISTA MENSUAL
PRECIO : 1,50 F

Pedidos : 4, rue Belfort, 31-Toulouse.

PARADEROS

Francisco Reifs Rodriguez, St-Pierre-de-Merage, par Virille (38), desea conocer el paradero de Dionisio Crespo, de Espejo (Córdoba) y de Francisco Roldol Lopez, de Hornachuelos (Córdoba). Quen sepa las dos direcciones solicitadas o los propios interesados que la comuniquen a Francisco Reifs y a la dirección arriba indicada.

UMBRAL

Sumario del número 72 :

Victor García : LA NARRATIVA AUXILIAR DE HISTORIA EN AMERICA.
C.M. : PARA TI (poesía).
Eliane Larivière : BEETHOVEN APOSTOL DE LA FRATERNIDAD.
V.G. : IDEARIO DE BEETHOVEN.
José Sevilla : LA MUSICA EN LA CULTURA ESPANOLA
Lázaro Flury : EL MIEDO.
José Viadiu : ANECDOTAS Y PUNTADAS CERVANTINAS.
Ariel : PASION DE ESPANA. MIENTRAS CAE LA NIEVE (poesía).
Luis di Filippo : EL REGIMEN COMUNISTA JUZGADO EN DOS OBRAS RUSAS.
Redacción : COMENTARIO AL CALENDARIO DE S.I.A.
Vladimir Muñoz : VIAJE CON THOREAU.
V. Botella Pastor : HUELGA EN LA MINA.
A. Chejov : UN ESCANDALO (cuento).
Luis Capdevilla en LAS MEMORIAS DE LUIS CAPDEVILA.
Marc Twain : ROMANCE MEDIEVAL.
Juan Ferrer : BLASCO FERRER EN EL BARRIO LATINO.

Noticiario, Notas, Libros, grabados, avisos, etc.

Un número altamente ilustrativo que no debe faltar en el bolsillo de cada compañero ni en la mesa de lectura de toda persona con afinidades literarias y de pensamiento.

Precio de este número : un franco.

Pedidos : 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (Xe).

VIENT DE PARAITRE :
« **LES FRERES RECLUS** »
5,85 francs
Service de Librairie d'ESPOIR.

Zamenhof, père de l'espéranto

(Suite de la page 8)

glais, de l'italien et de plusieurs autres langues.

Ses connaissances d'anglais et de français le convainquirent qu'une langue peut très bien se passer des déclinaisons et des conjugaisons compliquées qui caractérisent les langues slaves. Une étude poussée du russe et de l'allemand le persuadèrent que l'utilisation judicieuse des suffixes et des préfixes permettrait de réduire considérablement les racines du vocabulaire; le français et l'allemand enfin, lui montrèrent l'importance de l'article défini qui n'existe pas dans les langues slaves.

Ses travaux aboutirent en 1887 à la publication d'un manuel de la langue universelle (Internacia Lingvo) qu'il signa du pseudonyme Dokloro Espéranto (celui qui espère) et dont l'édition fut financée comme cadeau de noces par son futur beau-père. On y exposait les caractéristiques principales de la « lingvo »; un vocabulaire dont les racines étaient empruntées surtout aux langues latines et germaniques; les préfixes et des suffixes ajoutés à ces racines et servant à toutes les distinctions grammaticales; des règles de grammaire d'une très grande simplicité dont le nombre ne dépassait pas 16.

D'autres manuels en anglais et en suédois, un dictionnaire et des traductions en espéranto furent édités dans les années suivantes. En même temps parvenaient les premières adhésions : de Pologne d'abord, puis d'Allemagne, de Bulgarie, de Russie... Partout des groupes se formaient. En 1894 arrivait une grande nouvelle, l'adhésion de Léon Tolstoï, qui écrivait dans la revue « Posrednik » : « Après seulement deux heures d'étude j'ai pu sinon écrire l'espéranto, du moins le lire couramment », et il recommandait à tous d'apprendre cette langue « car le sacrifice est si modeste et les résultats éventuels si énormes que nul ne devrait se refuser à l'essai ».

(A suivre).

— Pour tous renseignements sur l'Espéranto écrire à :
— **René Durel, 3, allée du Quercy, 31-Toulouse-03,** ou à :
— **S.A.T.-Amikaro, 67, av. Gambetta, Paris-20e.**

EL SINDICALISMO ESPANOL A TRAVES DE LOS ANOS

(Suite de la page 5)

tarán reñidos con las masas, que siempre estuvieron y continuarán estando cerca de los explotados, podrán influenciar en las determinaciones ulteriores.

Y mientras éste sindicalismo que alentamos, propugnamos y en lo posible de nuestras fuerzas propulsaremos, estructurará, moldeará, y forjará la economía y la organización del trabajo y convivencia de la sociedad futura, para detener su marcha, como siempre, la reacción le saldrá al paso, mas si es fuerte no deberá impresionarse ni poco ni mucho por las reuniones de las fuerzas vivas, en las que se juntan, se unen y confabulan los prelados religiosos, los políticos, los capitalistas y las autoridades representando éstas, no la razón sino el instrumento ejecutor del conjunto. La única fuerza viva es el brazo y éste estará en poder de los sindicatos si no son políticos. Paralizada la producción las llamadas fuerzas vivas de parásitos son un cadáver.

Propiciamos, pues, por un sindicalismo auténtico y progresivo sobre el cual nadie más que él pueda disponer.

Necrológicas

FRANCISCO MARCELLAN

ALOCUCION PRONUNCIADA POR EL COMPANERO ALEMANY EN EL ACTO DE SU SEPELIO

Compañeros y amigos todos :

Nos hallamos aqui congregados para acompañar a su última morada a un compañero querido, de conducta ejemplar, que nos deja para siempre, como tantos otros inolvidables, en estas tierras de exilio.

Rememorar lo que ha sido la vida activa y consecuente del compañero Francisco Marcellán, en el transcurso de los años, su aportación militante, consciente y activa a la lucha en favor de la C.N.T. y en defensa de las ideas libertarias, en todos los lugares en que se ha encontrado, no sería propio de estos momentos en que todas las palabras no pueden expresar lo que el corazán siente.

Francisco Marcellán ha sido uno de esos innumerables luchadores modestos, que en las filas anónimas de la C.N.T., en las que tantos valores morales se han distinguido en una actuación laboriosísima para engrandecerla, no ha tenido un momento de vacilación ni de desfallecimiento.

Al mismo tiempo que participaba en la vida orgánica, con la probidad, la energia y la constancia características de nuestros hombres, en el propio hogar supo sembrar la semilla libertaria, transmitiendo a su digna descendencia, a sus mismos hijos las inquietudes del ideal; y ellos están a nuestro lado, luchando por la misma causa que perseguimos todos : la de la libertad de todos los hombres, la de la Justicia Social.

Produce gran tristeza ver como perdemos a tantos compañeros entrañables, y son la causa mayor el que todos ellos se nos vayan, sin haber podido asistir a la futura alborada del resurgimiento de las libertades en España.

Pero, ante esta tumba hoy abierta, que recogerá el cuerpo de este compañero querido, como ante las tumbas ya cerradas de los que ya se fueron y están bien presentes en nuestra memoria, una vez más, queremos afirmar que la causa por esos luchadores defendida, siempre ocn dignidad y ardor, no es una causa perdida. Ella alienta en los que quedamos, ella prende en la mente y en el corazón de las generaciones nuevas, ella ha de triunfar en un mañana próximo.

Con esa visión de esperanza te dirigimos este postrer saludo libertario, querido compañero Marcellán, en el que queda expresada toda la emoción que en estos momentos sentimos y el profundo dolor que nos embarga.

En nombre del Secretariado Intercontinental y de nuestra Organización nos asociamos al dolor de la familia, que compartimos, y en nombre de la familia y de todos, agradecemos la presencila de cuantos habeis acompañado hasta el último momento, a nuestro querido e inolvidable compañero Francisco Marcellán.

A todos : gracias.

El duelo se da por despedido.

PARADEROS

Se desea saber la dirección de Antonieta Tarragó y Francisco Barrera o de su compañera, Carmeta Vital, residente en Bordeaux.

Igualmente la dirección del compañero Antonio Pereira, firmante del artículo aparecido en ESPOIR, n° 315, del 14 enero 68 y que lleva por título «En torno de la batalla de Teruel» y que fué firmante de las bases del Arte fabril y textil de Cataluña en el año 1931, junto con los compañeros Salvat y Ros.

Que se dirijan estos compañeros a la Federación Local de Perpignan que transmitirá al compañero que desea saber sus paraderos.

LEED Y PROPAGAD :
« **C E N I T** »
y
« **U M B R A L** »

JOSE CIPRES

Después de una larga y penosa enfermedad que a tantos compañeros nos arrebata que es la silicosis, el día 4 de julio 1967, a los 51 años de edad, dimos sepultura al que en vida fué compañero de esta F. L., José Ciprés. Natural del Mas de las Matas (Teruel), sus padres emigraron de dicho pueblo. José era muy jovencito, lo que hace que su juventud y mocedad las pasó aquí en Francia.

Pero como todo hombre amante de la justicia y la libertad, cuando la reacción se tiró a la calle para arrebatar a los trabajadores los derechos, conquistados a fuerza de sacrificio, José no vaciló en venir a ayudarnos, enrolándose en las fuerzas de la C.N.T., ostentando cargos de responsabilidad, siendo herido dos veces.

En 1939, pasó los Pirineos como tantos otros.

Cuando salió del campo, se puso a trabajar en un túnel en donde contrajo la enfermedad que le ha llevado a la muerte.

Al entierro que, respetando su voluntad, fué civil, acudieron además de los compañeros, multitud de amigos.

La F. L. de Mazamet expresamos nuestro más sentido pésame a la familia de José. Deseamos que en su sueño eterno, la tierra le sea leve.

Por la F. L. de Mazamet,
El Secretario.

Echos . . . de Presse

(Suite de la page 1)

Et nul n'ignore leurs sentiments.

Les autres arts paraissent aussi quelque peu malmenés. Voici ce que je relève dans le même reportage :

Il en va de même, peu ou prou, pour tous les autres arts, et, notamment, la peinture. Le 27 octobre dernier, lors d'une conférence de presse où elle confirma la condamnation officielle du « Docteur Jivago » de Boris Pasternak — un mauvais livre qui déforme la réalité soviétique — **Mme Fourtseva, ministre de la culture, élimina les toiles de Marc Chagall, Casimir Malevitch et Vassili Kandinski, des expositions prévues à l'occasion des cérémonies du Cinquantenaire. Chagall, octogénaire, fut, à la Révolution, le premier commissaire du peuple aux beaux-arts de sa ville natale, Vitebsk; il vit actuellement sur la Côte d'Azur. Malevitch et Kandinski sont morts, le premier à Léningrad en 1935, le second à Paris en 1944.**

J'arrête ici les extraits du reportage de René Mauriés, mais les informations continuent à nous faire connaître la liberté bafouée et je ne puis manquer de citer ce qui suit, cueilli dans « Le Monde » du 2 janvier 1968 :

LE PETIT-FILS DE LITVINOV A ENVOYÉ EN OCCIDENT LE COMPTE RENDU D'UN PROCES A HUIS CLOS INTENTÉ A UN ECRIVAIN SOVIETIQUE

New-York, 28 décembre (A.F.P.). — **Le compte rendu du procès de l'écrivain soviétique Vladimir Boukovski, déclaré coupable le 1er septembre avec deux autres étudiants d'avoir participé en janvier 1967 à une manifestation dans des rues de Moscou, a été adressé par M. Paul Litvinov, petit-fils de l'ancien ministre soviétique des affaires étrangères et ami de l'écrivain, à quatre journaux d'U.R.S.S., ainsi qu'à « l'Humanité » en France et à « l'Unitá » en Italie, rapporte le « New York Times » de mercredi.**

Le procès de Boukovski avait eu lieu à huis clos, et la police soviétique avait averti M. Litvinov qu'il serait considéré comme « criminellement responsable » si le texte du compte rendu en question était publié.

Selon le « New York Times », M. Boukovski a, dans sa dernière déclaration devant le tribunal, cité les passages de la Constitution soviétique qui garantissent la liberté de parole et « le droit de manifester dans la rue ».

Pour confirmer davantage tout ce qui précède dans cette chronique, j'engage les lecteurs à prendre connaissance dans « Le Monde Libertaire », de décembre 1967, page 10, de l'article ittré « Le vrai visage du marxisme », signé **E. Rigoni,** dans lequel l'auteur note une liste (incomplète, ajoute-t-il) de vingt-cinq camps de concentration qui fonctionnent actuellement en U.R.S.S.

Voilà donc une société que certains veulent nous faire admirer afin qu'elle arrive à s'implanter dans d'autres pays. Joli cadeau en vérité, que les anarchistes épris de liberté et d'égalité ne veulent recevoir et tentent d'éliminer en en faisant connaître les défauts. Que le régime capitaliste soit néfaste et qu'on veuille l'abolir cela est normal, mais qu'on veuille le remplacer par un régime bolchevik, soi-disant communiste, aussi néfaste sinon plus, serait vouloir changer de maladies et remplacer la peste par le choléra.

Je ne puis clôturer cette chronique sans faire connaître des extraits d'une information de « Le Monde » du 20-12-1967 :

L'U.R.S.S. CELEBRE LE 50e ANNIVERSAIRE DE SA POLICE POLITIQUE

(De notre correspondant particulier Henri PIERRE)

L'Union soviétique s'apprête à célébrer dans la joie et la fierté le cinquantième anniversaire de ses services de sécurité.

Il serait exagéré toutefois de prétendre que ces messieurs portant le chapeau mou et les longs imperméables n'aient laissé que de bons souvenirs. Alors que la Tchéka, auréolée d'un certain romantisme révolutionnaire, défendait le jeune Etat en danger, les successeurs de Félix Dzerjinski ne se sont pas limités à démasquer et arrêter les ennemis déclarés de l'intérieur ou de l'extérieur. Après la révélation des excès de la police stalinienne, il n'était pas inutile de réhabiliter les organes de sécurité, en tout cas de les présenter sous un jour plus favorable. On s'y employa activement dans les journaux et au cinéma.

La « Pravda » de ces derniers jours a publié une longue interview des « fonctionnaires » du K.G.B. dénonçant les activités subversives du « front invisible », celui de « l'anticommunisme mené sous la direction des milieux agressifs américains ». Employant les derniers procédés de la technique — satellites, caméras, magnétophones, appareils de radio, ordinateurs — l'ennemi selon la « Pravda », utilise les échanges touristiques, commerciaux, scientifiques, culturels, à des fins d'espionnage. Et les tchékistes interrogés rapportent quelques épisodes classiques de la lutte des services spéciaux, comme on peut en lire dans tous les livres d'espionnage.

En conclusion, les tchékistes jugent utile de souligner : « Nous sommes contre la méfiance généralisée, contre l'espionnite... mais nous sommes pour la vigilance politique, à chaque jour, à chaque heure... ». Comment cet état d'alerte permanente recommandé à chaque citoyen peut-il permettre des contacts normaux avec les étrangers ? Le journal ne le précise pas. Peut-être ces avertissements sont-ils nécessaires dans un pays où la gentillesse, la chaleur humaine, l'hospitalité naturelle à l'égard des étrangers transcendent tous les oukases.

Que reste-t-il à déduire de ce qu'un tel Etat exalte et se serve, à ce point de sa police ? Il est vrai que les autres Etats agissent de la même façon. La police étant, par essence, liberticide, que doivent faire les humains épris de liberté ? Si ce n'est supprimer ces régimes en abolissant les Etats, par la Révolution émancipatrice.

Edouard BRUNET.

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C.N.T.F.

Esperanta KRONIKO

ZAMENHOF, PERE DE L'ESPERANTO

« Dans les rues de ma malheureuse ville natale, des individus armés de broches et de barres de fer se jetaient comme des bêtes féroces sur de tranquilles habitants dont le seul crime consistait en ceci : ils parlaient une autre langue et pratiquaient une autre religion que ces sauvages... »

L'auteur de ces lignes se nomme Lazar Ludovic Zamenhof. Peut-être connaissez-vous son nom ? Sinon, vous connaissez certainement son œuvre : car Zamenhof est le créateur de l'espéranto, langue de communication auxiliaire entre les peuples.

Il est né le 15 décembre 1859, à Bialystok, ville des marches frontières aux confins de la Lithuanie, de la Pologne et de la Bielorussie, où vivaient côte à côte, sinon en bonne entente, des communautés de langues et de religion très distinctes.

Les préjugés et les antagonismes qui agitaient cette tour de Babel affectèrent profondément le jeune Zamenhof. Les fonctionnaires étaient orthodoxes et parlaient russe, la noblesse, généralement catholique, parlait polonais, les paysans lithuaniens ou blancs-russiens, s'interpellaient en lithuanien ou dans le parler bielorusse, les commerçants enfin étaient juifs, s'exprimaient en yiddish et vivaient dans un quartier à part. Langues, religions, mœurs différentes, préjugés hostiles, tout concourait à opposer les habitants de Bialystok les uns aux autres.

Pour un jeune garçon sensible appartenant à un groupe qui ne pouvait s'exprimer que dans une langue morte ou dans une langue d'adoption, ces conflits étaient tragiques. Très jeune il eut l'idée qu'un langage commun ferait tomber au moins une partie des barrières qui séparent les peuples.

Cette idée le poursuivit toute son enfance et son adolescence : à Varsovie où ses parents se fixèrent bientôt et où le jeune Ludovic entra au lycée; à Moscou où il étudia la médecine; à Vienne où il se spécialisa dans l'ophtalmologie, puis de nouveau à Varsovie où il s'établit comme oculiste.

DOKLORO ESPERANTO

(CELUI QUI ESPERE)

De son père professeur, il avait hérité le don des langues. Il en parlait couramment trois : le russe, le polonais et l'allemand. Il en lisait avec facilité trois autres : le latin, l'hébreu et le français (sans parler du yiddish); il avait une connaissance plus sommaire de l'an-

(Suite en page 7).

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) Ateliers : 61, rue des Amidonniers Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

FEUILLETON « ESPOIR » Numéro 22

Pasión y muerte de los españoles en Francia

FEDERICA MONTSENY

A consecuencia de esto formaron un pequeño campo de concentración ocupando la parte baja del Mercado del pueblo. Tanto por parte de las autoridades como por la de la población, fuimos muy bien acogidos. Se distinguieron en las atenciones con nosotros don excelentes mujeres : Mme Isaac y la Viuda Jiménez.. El alcalde, M. González, el segundo alcalde, M. Gaya y los consejeros Ibañez y Jiménez — todos de origen español, antiguos residentes o hijos de residentes nacionalizados. Pero toda la población rivalizó en su ayuda y su trato solidario y cordial con nosotros. Los sábados y los domingos nadie quedaba en el campo : todos estábamos invitados a pasar el día en casas particulares. El caso de Beni-Saf creo que es único y que es, realmente, el gesto de un pueblo que se siente conmovido por la desgracia de sus hermanos, que les tiende una mano fraternal y compasiva y que les acoge con los brazos abiertos : como esperábamos y mereciamos ser acogidos nosotros en tierra francesa.

El comportamiento de los españoles fue también excelente, correspondiendo con su agradecimiento y su buena conducta a las muestras de afecto y de confianza que se nos dispensaban. Que es como reaccionan normalmente los hombres normales cuando son bien acogidos y cuando reciben un trato de iguales, un trato digno y humano.

En Beni-Saf se encuentran enterrados cuatro cadáveres de tripulantes del destructor « Inaudi », que fue hundido en el año 37. Estos cuatro cuerpos aparecieron en aquellas playas. Las autoridades les dieron sepultura, una vez comprobaron que se trataba de republicanos. Allí duermen también tres refugiados que encontraron la muerte en Beni-Saf.

Durante la guerra de España, por las calles de la ciudad se hacian colectas para ayudar a la España republicana, enviando a nuestra zona ropas y dinero.

La población de Beni-Saf es de 17.000 habitantes. Se encuentra à 105 kilómetros de Orán. Su vida se desenvuelve en torno a las minas de hierro de la Compañia Mokta-El Hadid. Esta compañia es la propietaria de toda la región. Beni-Saf fue fundado por el goberandor general Chanty, quien en 1874 puso la primera piedra de la aglomeración. Las minas de hierro dieron vida a Beni-Saf.

La región es rica, viviendo los habitantes una vida tranquila y desahogada, a base, desde luego, del trabajo en las minas y las diversas industrias surgidas en torno a sus habitantes. Aparte las minas, hay una buena industria de pesca y su correspondiente fábrica de conservas. La agricultura es casi nula, pues el clima y la proximidad de las minas no son favorables a ella.

En este cuadro de vida pacífica y ordenada, de gentes simples y de moral no adulterada por influencias malsanas, hijos y nietos de los primeros obreros que reconstruyeron su vida en torno a las bocas por donde se extraia del fondo de la tierra el mineral de hierro, vivimos y seguimos viviendo un puñado de españoles arrojados de nuestra patria, acogidos como hermanos por estos hombres de corazón leal y noble que, en lugar de aumentar nuestra tragedia con su trato brutal y feroz, como ocurrió en otros sitios, se ocuparon en restañar nuestras heridas y en reconciliarnos con el género humano y con la vida, que tan dura e injusta habia sido con nosotros.

He considerado un deber de honradez y de justicia hacer constar el caso verdaderamente ejemplar de Beni-Saf y por esto he redactado estas mal pergeñadas líneas ».

⁂

Que yo he transcrito casi literalmente, porque, en su sencillez y en su tono mesurado y sereno, ellas son una nota consoladora en medio de tanta desolación y de tantos sufrimientos reflejados a través de miles de testimonios veraces.

El caso de Beni-Saf en el continente africano, tiene, por fortuna, semejanza con el de Condom y algunos otros pueblecitos franceses donde se instalaron refugios y que trataron también humana y fraternalmente a los españoles. En el corazón de estos quedan grabados con letras de fuego los nombres de los que nos dieron el trato que esperábamos del país hermano — hermano por la proximidad, por la sangre, por el común origen latino; hermano por la misma tradición revolucionaria, hermano por mil raigambres de orden espiritual y físico — como son inolvidables los crueles recuerdos, el escozor de las humillaciones y el dolor de los ultrajes, la miseria física y el sufrimiento moral de los campos.

LAS COMPANIAS DE TRABAJADORES

¿ De donde venian, quienes eran esos hombres, marcados con el estigma de los vencidos y reducidos a la condición de esclavos ? No tenian ningún derecho : el Estado francés les explotaba y les cedia a cambio de unos francos, como miserables cautivos.

Habian luchado por libertar al mundo : su crimen fue soñar con una sociedad mejor. Quisieron oponerse al Mal, y el Mal les venció. Muchas veces sus espaldas se doblaban bajo la cruz, y, como Cristo, increpaban al cielo inmisericorde, al padre que les abandonaba y a Pedro, el hermano que les mentia y renegaba de ellos. Eran bravos, indómitos y generosos. Hombres, entre seres deshumanizados.

Es a partir de 1940 cuando empezaron a organizarse las compañias de trabajadores. El Estado francés, al estallar la guerra, pensó en utilizar las masas humanas que tenia encerradas en los campos. Pero como la mentalidad de los hombres de gobierno francés y la del francés medio en general no podian contemplar sin inquietud aquellos miles de revolucionarios sueltos sobre el territorio francés, temiendo de ellos los peores excesos y, en el mejor de los casos, el contacto moral con el pueblo, con las multitudes asalariadas de Francia, ideó la forma de utilizarlos militarizándolos, encuadrándolos como un ejército de trabajadores explotados y alimentados por los servicios estatales.

Por su parte, los propios organismos que debian defender los intereses de los refugiados cerca del gobierno francés y de los gobiernos americanos susceptibles de admitir mano de obra española, se prestaban a aceptar esta solución como mal menor, viéndose impotentes para canalizar tantos miles de hombres y familias hacia América o de situarlos en Francia. Y, los propios refugiados, que se sentian morir de hambre y de miseria en los campos, con tal de salir de ellos, estaban individualmente dispuestos a aceptarlo todo.

Sin embargo, si otro hubiese sido el comportamiento de los políticos españoles que administraban los fondos procedentes del Estado español y de los que una mínima parte se puso a disposición del S.E.R.E. y de la J.A.R.E. — si otra hubiese sido la actitud de los hombres que dirigian económica y políticamente a estos organismos, el plan presentado por la C.N.T. y aprobado en parte por el gobierno francés — plan auspiciado por un patronato de honor de personalidades francesas tales como François Mauriac, Georges Duhamel, Mme de Montbrisson, de integración masiva de los refugiadon españoles en grandes explotaciones agrícolas y forestales colectivas financiadas por el S.E.R.E. y organizadas a través de Francia bajo un sistema cooperativo, hubiera podido emplear y resolver el problema de muchos miles de familias, devueltas a la libertad y puestas en condiciones de reconstruir sus vidas.

Pero el plan, por su propio origen, fue sabordado desde la primera hora. A él se opuso la obstrucción silenciosa, la indiferencia y la desdeñosa incredulidad.

● *A SUIVRE.*